

Le Dniépr



Journal trimestriel de l'association « Les Enfants de Tchernobyl »
» Numéro 78 décembre 2016
N° ISSN 1253-2207



Scannez pour
accéder
à notre site web



Association « Les Enfants de Tchernobyl »
Résidence « Les Provinces »
1 A rue de Lorraine
68840 PULVERSHEIM

Téléphone : 06.73.15.15.81
✉ lesenfantsdetchernobyl@gmail.com
🌐 www.lesenfantsdetchernobyl.fr
📘 www.facebook.com/lesenfantsdetchernobyl

Les enfants

50^e groupe - Août 2016 • HORBOURG-WIHR

de Tchernobyl



lesenfantsdetchernobyl@gmail.com
www.lesenfantsdetchernobyl.fr



Nina Kosareva



Loubov Skachikova



Nadezhda Shukailina



Tatiana Shlykova



Editorial :

Tchernobyl : l'urgence d'une alimentation pour les enfants non contaminée par le césium 137

En cette fin de l'année 2016, dans les régions les plus touchées par les retombées radioactives de Tchernobyl, le césium 137 (Cs-137) est sans cesse recyclé par les végétaux et les animaux, ainsi le Cs-137 persiste dans la chaîne alimentaire, l'homme étant au sommet de cette chaîne, il reste la principale victime.

La limite géographique des zones contaminées change, du fait de la baisse de la radiation externe et de la circulation libre d'aliments contaminés dans les 3 pays les plus concernés (Ukraine, Bélarus, Russie).

La maladie est aussi devenue un problème social, les familles riches peuvent acheter des aliments propres, les pauvres consommant le lait de leur vache, les poissons des étangs, les légumes de leurs potagers fertilisés avec les cendres du bois des forêts voisines et contaminées, les baies sauvages qu'ils vendent aussi le long des routes.

Dans un même environnement, l'enfant incorpore davantage de Cs-137 que l'adulte ; il est plus vulnérable aux rayonnements ionisants que le sujet plus âgé, en particulier du fait de la multiplication des cellules lors de la croissance.

Les enfants nés après mars 1987 n'ont pas connu le "choc d'iode radioactif" d'avril-mai 1986, dû aux isotopes d'iode 132 puis 131, qui représentaient les premiers jours ou semaines la principale source d'irradiation. Le césium 137 a bientôt pris le relais. Cette contamination a causé une grande vulnérabilité des chromosomes dans les cellules de beaucoup d'habitants. Les répercussions tardives sur la santé peuvent se traduire par des cancers dans beaucoup d'années. Cette instabilité génomique persiste dans les tissus, mais peut aussi se transmettre de génération en génération, ce qui se traduit en troubles de la fertilité, en maladies génétiques et malformations congénitales.

Chacun l'aura compris : l'urgence réside dans la mise à disposition de nourriture non contaminée aux populations concernées. Pour cette raison, et de manière exceptionnelle, le Conseil d'administration de l'association a décidé d'organiser deux nouvelles distributions d'aide alimentaire en Ukraine et en Russie, au début de 2017, un semestre après les précédentes !

Si le précédent numéro de la revue faisait la part belle à l'accueil estival de nos amis ukrainiens, celui-ci est consacré en grande partie à l'aide apportée aux gamins russes de Novozybkov. Vous retrouverez dans l'encart central, le résultat des mesures des charges corporelles en césium 137 réalisées par Belrad avant et après les cures de Vitapect. Sandrine et Etienne reviennent sur leur mission fin août en Russie.

Je vous conseille vivement la lecture d'une interview très récente de Natalia Borisovna Manzurova, l'une des très nombreuses liquidatrices de Tchernobyl.

Enfin, nous comptons sur vous pour accueillir ou nous aider à trouver les familles d'accueil pour l'été 2017, mais aussi pour prendre part activement à la nouvelle édition de l'opération « 10 000 œufs pour les Enfants de Tchernobyl » qui reste notre principale source de financement.

Merci d'avance !

Thierry MEYER, 3 octobre 2016
Président – fondateur des « Enfants de Tchernobyl »
Directeur de publication du « Dniepr »

Sommaire

Editorial : Tchernobyl, l'urgence d'une alimentation pour les enfants non contaminée par le césium 137.....	3
Sommaire.....	4
Sandrine et Etienne en mission pour les Enfants de Tchernobyl du 26 au 30 août 2016.....	5
« Une vie différente ».....	10
Valérie aux commandes de « Radio Tchernobyl ».....	12
« Un mois est passé depuis notre retour de Novozybkov ».....	14
Résumé des analyses effectuées par BELRAD avant et après le séjour des enfants de Novozybkov en France...	15
L'association recherche des vendeurs et des partenaires pour ses ventes d'œufs en bois.....	19
L'IRSN fait référence à l'une des études scientifiques financées par l'association.....	20
De Maiak à Tchernobyl, la « guerre » radioactive : une liquidatrice témoigne.....	22
Recherche de familles d'accueil pour des enfants ukrainiens et russes invités pour la première fois.....	30

« Le Dniepr », publication trimestrielle éditée par l'association :

« LES ENFANTS DE TCHERNOBYL »

Résidence « Les Provinces » 1 A rue de Lorraine 68840 PULVERSHEIM

courriel : lesenfantsdetchernobyl@gmail.com

Site Internet : www.lesenfantsdetchernobyl.fr

Rédactrice en chef : Eveline KIEFFER

Directeur de Publication : Thierry MEYER

Comité de Rédaction : Catherine ALBIE, Norbert BERNOLIN, Chantal BORES, Elisabeth CORDIER, Anne-Marie et Marc DESCHLER, Dominique GATINEAU, Paulette PETITCOLAS, Pierre VERNEREY.

Impression : Maison de la Presse - 64 rue de la République 68500 GUEBWILLER

ISSN : 1253 - 2207

Téléphone : 03.89.76.94.42

Dépôt légal : décembre 2016

Les photographies qui illustrent les 4 pages de couverture en couleur :

- Page 1 : ce cliché pris par Thierry Gachon à Novozybkov illustre le problème de la contamination radioactive des populations par le biais de la chaîne alimentaire
- Page 2 : nos invités russes d'août 2016
- Page 31 : dans les villages abandonnés, on retrouve des traces de « la vie d'avant-Tchernobyl »
- Page 32 : l'arrivée dans la salle Alfred Kastler d'Horbourg-Wihr : une tradition depuis 23 années

Sandrine et Etienne en mission pour les Enfants de Tchernobyl du 26 au 31 août 2016

Depuis 23 ans, des responsables de l'association ou des membres délégués par le Conseil d'administration se rendent en mission dans les 3 pays où l'association intervient (Ukraine, Russie et Bélarus).

Fin août 2016, Sandrine FOUREL et Etienne DANTAN ont accompagné le groupe de Russes invités en France. Un voyage qui les a conduits de France en Russie, via l'Allemagne et le Bélarus. Voici leur intéressant compte-rendu.

A noter que la rédaction de la revue a retiré certaines identités pour des raisons que chacun comprendra.

Vendredi 26/08/2016

Départ de Fortschwihr à 6h45.

Voyage en bus sans encombre, jusqu'à l'aéroport de Frankfurt. Arrivée à 11h45.

Stationnement des bus, récupération de chariots, sortie des bagages : environ 30 min, pendant lesquelles les enfants sont restés dans les bus, au soleil.

Les chauffeurs de bus (Josy) ont exprimé un mécontentement : des enfants ont mangé dans le bus, ils ont laissé des miettes et salissures (chocolat). Le message « pas de nourriture dans le sac rouge » n'a pas été respecté !

Sortie des bus et collation dans la zone des arrivées ; parfait, chacun a mangé à sa faim, pas de souci de comportement.

Enregistrement des bagages : un seul guichet, un peu long. Ça laisse le temps de quelques photos !

Passage de la douane : les douaniers ne parlent qu'allemand ; l'un des groupes, accompagné de sa seule interprète, se retrouve d'un côté de la frontière, tandis que l'interprète est déjà de l'autre côté. Heureusement, Sandrine est passée avec le 1^{er} groupe et est restée au poste de douane : possibilité de parler allemand avec les douaniers.

Longue marche jusqu'aux portiques de sécurité ; ensuite voyage en bus jusqu'au Boeing 737 de Belavia ; nous embarquons vers 15h00 ; l'avion commence à bouger vers 15h55 ; long trajet jusqu'à l'extrémité d'une piste ; décollage vers 16h10.

En vol, l'hôtesse distribue aux étrangers un papier à remplir, qui sera visé par les douaniers biélorusses.

Grosse chaleur dans l'avion avant le décollage ; puis vol sans difficulté, bien climatisé, verres d'eau, thé citron, et atterrissage à 18h00 (19h00 heure de Minsk) sous les applaudissements des enfants !

Nous découvrons l'aéroport de Minsk-National, beaucoup plus agréable/petit que celui de Frankfurt.

Passage au Checkpoint ; photos interdites, une jeune femme militaire nous montre un panneau d'interdiction. Mais elle ne contrôle pas l'appareil photo, une photo est donc conservée !

Il est environ 20h00, nouvelle collation apportée par Belrad : saucisses, pain, fruits, chocolat. Manque juste une table !

Pendant cette pause, les enfants sont mesurés deux par deux. Fin des mesures vers 22h00.

Nous manquons de temps pour échanger avec les intervenants de Belrad, car les bus attendent : parkings payant après 20 min ; les bus ont dû rester une heure environ, à cause de la durée nécessaire aux mesures (Tania paye le complément à la caisse du parking).

Enfin, départ en autocar vers Novozybkov.

Samedi 27/08/2016

Nuit dans le bus, deux pauses sur des aires de station-service.

Au petit matin (6h00 heure locale), nous arrivons enfin ! Deux heures de retard : une heure prise par l'avion, et une heure prise par le bus qui a roulé à 70 km/h maximum, respectant scrupuleusement la législation en vigueur.

Les parents ont dû attendre sur le parking, car lorsque l'information fut transmise ils avaient déjà quitté leur logement. Les parents sont tous là (sauf la maman d'I.). Avant la descente des enfants, Tania distribue les convocations au Mégamarket.

Puis, en quelques minutes, chacun retrouve les siens, et la place se vide.

I. reste seul, sa maman a oublié de venir, Tania et Sandrine le raccompagnent chez lui, alors que le soleil se lève sur Novozybkov.

Au 4^{ème} étage d'un immeuble en délabrement extérieur avancé, I. retrouve sa mère chez lui, encore (ou déjà) imbibée d'alcool ; Tania sermonne vivement la maman, qui reste sans réaction.

Nous allons ensuite dormir quelques heures à l'hôtel Green Parc.

Vers 13h00, Tania nous retrouve, nous faisons un point concernant les familles à visiter, puis nous sommes emmenés à l'hôpital de Novozybkov par une camionnette mise à disposition par l'hôpital.

Nous sommes reçus par le directeur, et par le responsable du service pédiatrie, dans le bureau du directeur, où nous partageons de délicieux zakouskis. La discussion est principalement axée sur le fonctionnement de l'hôpital, sujet sur lequel Sandrine (infirmière ayant travaillé en bloc opératoire) est très calée ! Nous annonçons aussi que le CA a accepté la demande d'aide pour acheter les deux moniteurs pour le service de réanimation. Le directeur nous parle de la machine d'analyse de sang (celle qui fonctionne avec les réactifs financés par le laboratoire alsacien LENYS jusqu'à l'an passé) dont les deux caméras internes sont cassées, et qui nécessite donc une réparation. Nous proposons de transmettre l'information et la demande d'aide au CA.

Une très belle bouteille nous est offerte (Beluga Transatlantic Racing Export Noble Russian Vodka special edition), « à partager avec Thierry ! ».

Le directeur, ancien chirurgien oncologue, fait part de son grand respect pour les infirmières qui travaillent au bloc, et Sandrine du grand respect des infirmières de bloc pour les chirurgiens ; un contrat d'embauche semble à portée de main ! Mais le directeur doit malheureusement nous quitter vers 15h00 pour gérer quelque urgence.

Nous allons visiter le service de réanimation, avec ses deux chambres, six lits et trois moniteurs, qui sera bientôt enrichi de deux moniteurs supplémentaires grâce à l'aide de l'association.

Nous quittons ensuite l'hôpital, sans pouvoir visiter le service de pédiatrie, fermé le samedi et gardé par la police ; une visite est envisagée lundi.

La camionnette nous dépose à l'entrée du Mégamarket, situé au rez-de-chaussée d'un bâtiment dans lequel est installée une ancienne fabrique soviétique de vêtements, toujours en activité, aux étages 2 et 3.

Après une petite visite du Mégamarket pour prendre nos marques, et un petit tour dans la galerie marchande au 1^{er} étage (quasi déserte, alors que c'est samedi après-midi), nous retrouvons Lena, la jeune fille accueillie en France par Sandrine, aujourd'hui majeure et quasi-francophone.

Elle nous a trouvé un chauffeur (son beau-frère), qui nous conduit :

- ⇒ au bureau de Tania, au centre-ville (récupération des adresses des familles à visiter),
- ⇒ puis à l'hôtel pour récupérer des affaires pour Lena,
- ⇒ puis au village voisin de Zamyshevo, où habite Katia et sa famille et où Etienne est invité (Katia est la jeune fille accueillie par Etienne depuis 6 ans),
- ⇒ et enfin chez Lena où Tania et Sandrine sont invitées.

Le programme de la soirée :

- ⇒ pour Etienne, visite de l'appartement, puis de Zamishevo, énorme bortsch et repas en famille, football avec les enfants, et tasse de thé ;
- ⇒ pour Sandrine, innombrables zakouskis et rencontre de nombreux membres de la famille d'Elena.

Très belle et émouvante soirée pour chacun de nous, puis retour à l'hôtel. Petit débriefing détendu et repos !

Dimanche 28/08/2016

Visite du jardin d'enfants n° 9

Nous sommes reçus par Ludmilla, la nouvelle directrice, et par la chef du service enfance à la mairie de Novozybkov, en charge de toutes les écoles et de tous les jardins d'enfants de la ville.

Le jardin d'enfants accueille les enfants de 18 mois à 7 ans, en trois groupes par âge. Tous font la sieste l'après-midi. Le dernier niveau permet l'apprentissage de la lecture, mais pas de l'écriture.

Les enfants sont accueillis de 8h00 à 18h00, deux éducatrices pédagogiques se relaient dans une journée.

Le jardin d'enfants n° 9 accueille 180 enfants environ.

Nous visitons quelques salles d'activités, d'apprentissage et de sieste. Nous pouvons admirer les nouveaux mobiliers (lits, tables, chaises, casiers individuels) et les installations sanitaires qui ont pu être achetés avec l'argent de l'association.

Nous visitons la cuisine, qui a fait l'objet de travaux d'amélioration (hotte, fenêtre, cuisinière électrique).

Nous visitons une salle d'apprentissage au rez-de-chaussée, destinée aux plus grands.

De nouveaux radiateurs y ont été installés, avec le reste de l'argent donné par l'association.

Nous partageons ensuite un repas avec Ludmilla et la chef de service de la mairie, préparé par les employées du jardin d'enfants qui sont venues spécialement pour cette occasion ce dimanche.

Pendant le repas, nous avons annoncé la prise en charge des prochains travaux d'électricité et de chauffage, avec un budget de 10 000 €. Nos hôtes ont remercié l'association et nous ont remis des cadeaux préparés par les parents des enfants du jardin : un panier de fleurs en papier crépon garni de bonbons, remis à Sandrine, un arbuste construit avec des grains de café, remis à Etienne et une bouteille de vin décorée de fleurs et bonbons, pour Tania.

L'après-midi, nous allons dans la famille de trois enfants :

- ⇒ R. M. : problème de comportement rapporté par la famille d'accueil (colère dans les magasins en France) ; elle nous a écoutés attentivement, elle a expliqué que, la première année qu'elle est venue en France, on lui a offert tout ce qu'elle voulait, alors elle n'a pas compris pourquoi cette fois (deuxième accueil) on ne pouvait pas tout acheter pour elle et ça l'a mise en colère.

Elle s'excuse, et nous lui conseillons de produire un courrier pour expliquer cela à la famille d'accueil ; nous l'avons vue seule l'après-midi et sommes revenus chez elle le soir, vers 21h00, pour la voir avec sa sœur (24 ans), qui en a la garde et la tutelle (parents déchus de leur autorité). Sa sœur est étonnée car R. se comporte très bien à Novozybkov ; elle nous explique que la maman de R. est décédée cette année. L'appartement est bien tenu, la sœur de R. travaille dans la fabrique locale de vêtement et fait de son mieux pour élever sa sœur. A la rentrée, R. ira à l'école des cadets (éducation militaire), elle y sera interne. Elle est contente d'aller dans cette école et sa sœur pense que ce sera bien pour qu'elle apprenne la discipline.

⇒ S. S. : mensonges et suspicion de vol d'un bracelet ; nous sommes reçus par le compagnon de sa maman, qui nous dit que cette dernière est absente. Tania pense qu'elle n'est pas absente mais qu'elle ne souhaite pas nous voir ; la maison (type soviétique local, en bois, avec un petit terrain potager) est bien tenue. S. reconnaît avoir menti et s'en excuse, mais il ne reconnaît pas le vol du bracelet. Nous lui conseillons aussi d'envoyer un courrier à la famille.

⇒ D. T. : (comportement décevant pour la famille d'accueil, pas d'effort d'intégration) ; il était absent mais sa famille était présente (la maman, quatre enfants et son actuel compagnon) ; la maison est mal tenue, meubles en mauvais état, saleté générale. La maman est surprise du comportement de D.

Ensuite, nous restons avec Tania pour débriefing et partager un repas dans un restaurant de la ville.

Lundi 29/08/2016

Journée au Mégamarket (Magnit).

Nous arrivons vers 9h00 au supermarché, où le directeur (Alexandre) a préparé pour nous deux tables, à l'entrée.

Installation, mise en place des différents documents (attestations nominatives, passeports, photos de groupe).

Tania et Sandrine se rendent à la banque pour changer 9 000 € en roubles.

Les premières familles arrivent vers 10h00. Tania explique à chaque famille le processus : signatures de l'attestation, montant du budget, caisse n° 1 ouverte pour eux, achats possibles aux rayons alimentaire et hygiène, pas d'alcool ni de tabac, récupération du passeport et de la photo de groupe en sortant.

Toutes les familles viennent, jusqu'à 16h00 environ, sauf une, connue de Tania (probablement débordée par la charge des 6 enfants).

En caisse, Sandrine a assuré les fonctions de contrôle des achats, contrôle des budgets, aide à l'emballage ; Lena Goeva est restée présente près de Sandrine pour aider à l'emballage et assurer les traductions dès que nécessaire.

A la caisse, la caissière est très rapide et efficace ; son collègue met les achats dans des sacs plastiques, très rapidement aussi ; aucune pause pour eux deux de 10h à 16h.

Pour nous, une petite pause casse-croûte dans le bureau d'Alexandre (pomme, pain, fromage, saucisson, thé et gâteaux).

Nous n'avons pas eu besoin de recadrer les achats des familles ; seuls trois jouets ont été refusés ; les familles respectent bien le budget et les consignes données par Tania.

Quelques familles disposent d'un budget trop important pour que tout soit dépensé ce jour ; Tania conserve les attestations faisant preuve du budget non dépensé, et organisera une nouvelle action en novembre.

La liste de ces familles sera remise à Marc, en même temps que les attestations que nous ramènerons, sur lesquelles le ticket de caisse a été agrafé.

Dans l'ensemble, les familles sont reconnaissantes et remercient Tania et l'association en quittant le Magnit ; quelques boîtes de chocolats nous sont offertes !

Tania aura repéré deux mamans en état d'alcoolémie, dont la maman d'I.

En fin de journée, nous réglons les achats dans le bureau d'Alexandre (environ 403 000 roubles), et offrons des boîtes de chocolat au personnel qui nous a aidés. Alexandre est très satisfait du déroulement et du résultat de cette action, non seulement pour le chiffre d'affaire mais aussi car il est satisfait de participer à une action qui aide les familles de sa ville. Il souhaite que l'action soit reconduite l'année prochaine.

Nous nous rendons ensuite chez Tania pour vérifier les comptes et signer les justificatifs.

Tania conserve l'argent (roubles et euros restants), sauf 4 billets de 50 € que la banque a refusés, et que nous ramenons en France : les banques semblent très méfiantes et refusent systématiquement un billet sur lequel il y a le moindre défaut (tâche, petite déchirure, etc).

Mardi 30/08/2016

Nous profitons du début de matinée pour faire quelques achats personnels au marché de Novozybkov, accompagnés de Tania.

Vient l'heure du départ en train vers Minsk. Nous arrivons vers 10h15 à la gare.

Lena Goeva avec sa maman, et la famille Topuriia, ont fait le déplacement jusqu'à la gare pour accompagner notre départ.

Tania nous dispense ses derniers conseils et recommandations, et le train s'ébranle vers l'ouest.

Très beau voyage, dans un compartiment aux couchettes confortables, où nous avons partagé le Tchaï avec une maman et sa fille, Minskoises et musiciennes.

A Minsk, nous allons à l'hôtel en taxi, puis revenons en bus au centre-ville pour une petite balade touristique.

Mercredi 31/08/2016

Fin du voyage : nous allons en taxi jusqu'à Minsk National Airport. Enregistrement et passage au Checkpoint sans souci.

NB : le billet de train Novozybkov-Minsk nous est demandé par la douanière Biélorusse.

Décollage à l'heure, passage surprise par Berlin (fermeture temporaire du Frankfurt Airport pour cause d'alerte à la bombe !), et arrivée à Frankfurt terminal 2 avec 2h30 de retard environ.

Nous trouvons la gare DB au Terminal 1, puis un ICE direction Basel, changement à Offenburg, puis Strasbourg, et arrivée à Colmar à 21h22.

« UNE VIE DIFFERENTE »

De retour de mission pour l'association fin août en Russie, Sandrine nous fait partager ses impressions et sentiments...

.....

Il s'agissait d'écrire un article pour le Dniepr, en réaction au voyage à Novozybkov... Il y avait beaucoup de sujets sur lesquels j'aurais pu réagir : la précarité des familles visitées, le fléau de l'alcoolisme, le déroulement du Mégamarket,... surtout que je n'avais jamais mis les pieds dans un pays non européen !

Je suis Sandrine, maman de 3 enfants. Vincent et moi, accueillons une jeune fille russe depuis 9 ans. Elena s'est très bien intégrée à notre famille et les premières années elle nous a appelé « maman et papa ». Elle s'est appliquée à parler le français et très vite nous avons pu avoir de vraies discussions. Elle a été curieuse de découvrir la France mais ne nous a raconté que très peu de choses de la Russie.

Lorsque l'association m'a proposé d'accompagner les enfants à leur retour, j'ai pensé que cela pouvait être l'opportunité pour en savoir plus sur la vie de ces enfants accueillis, de découvrir leurs conditions de vie, de rencontrer les familles, ainsi que de découvrir les aides apportées par l'association à l'hôpital et au jardin d'enfants... Je savais aussi que la Russie, ce n'était pas la France, que j'allais peut-être être retournée, chamboulée, choquée,...

Le voyage débute de bonne heure le vendredi matin. Tous les 84 enfants sont là, et les bus partent à l'heure prévue. Les enfants sont excités, ils parlent beaucoup : 3 semaines de vacances à raconter à leurs amis ! Arrivés à Frankfurt : changement de moyen de transport, nous prenons l'avion pour atterrir à Minsk. Il faut récupérer toutes les valises, faire les mesures et reprendre le bus. Débute alors un long trajet et nous passons la nuit dans le bus avec des enfants en pleine forme et n'ayant aucune envie de perdre leur temps à dormir !

Lorsque nous arrivons à Novozybkov tous les parents sont là, ils attendent leur enfant depuis près de 2 heures. Première vague d'émotion lorsque chacun retrouve les siens : enlacements, embrassades,... Les enfants sont tout sourire et fiers de ramener une grosse valise ! Certains ne peuvent s'empêcher de débiller le contenu sur place ! En quelques minutes la place se vide et nous nous retrouvons « seuls »... Le séjour se déroule comme prévu et les 4 jours sont très intenses : visites, rencontre des familles, Mégamarket,...

Ce qui est cependant à retenir c'est avant tout une rencontre humaine. Une rencontre à 2 000 km de chez nous. Une rencontre empreinte de générosité, de reconnaissance, de bonté, de gratitude.

Une rencontre avec des hommes et des femmes avec qui nous avons des aspirations communes : la prise en charge de malades, l'éducation des enfants, le bien-être,...

Nous avons été des invités de marque, nous avons été reçus très généreusement. A toutes les tables, on nous a présenté les spécialités du pays : le borschtch, zakouski, goloubtsy, syrniki, arrosés de thé ou de vodka,... On nous explique les coutumes, les habitudes, et aucun reproche nous est formulé en cas d'erreur (ouf !).

Au Mégamarket, on nous adresse 1 000 mercis qui sont à rapporter aux donateurs. On nous embrasse bien que ça ne se fasse pas en Russie ! Mais les français sont connus pour apprécier les bises !

Nous faisons aussi une belle rencontre dans le train à notre retour. Une femme avec sa fille qui nous racontent leur passion : la musique.

Faire ce voyage a été une expérience unique, que je souhaite à chacun de vivre. J'aimerais faire passer un message...

C'est en allant là-bas qu'on se rend compte à quel point la Russie est différente de notre pays. Et donc à quel point chaque enfant doit s'adapter durant ces 3 semaines en France.

C'est une vie toute autre que nous lui présentons. Et même si nous y mettons toute notre bonne volonté, cela nécessite beaucoup d'efforts d'adaptation. On l'accueille dans une maison bien rangée, avec de beaux meubles, un grand frigo (rempli !); alors que tout ce qu'il connaissait jusque-là c'est une maison entretenue par une maman alcoolique, une chambre qu'il partage avec ses frères. On lui fait visiter les parcs d'attractions, alors qu'il n'avait fait que de la balançoire. On lui fait manger de la viande 2 fois par jour, alors qu'il ne connaît que les saucisses de temps à autre...

Tout est différent : la nourriture, la langue, l'environnement, les us, le paysage, TOUT ! Normal qu'il y ait des accros ! Mais regardez ses yeux qui pétillent, admirez sa curiosité, voyez comme il profite à fond de chaque instant, écoutez ses rires ! Alors, même s'il oublie de dire merci, même s'il ne finit pas son assiette, même s'il n'a pas la banane tous les jours, cela vaut bien 1 000 mercis !

Et puis même s'il ne fait le voyage qu'une seule fois, il saura qu'il est possible de se construire une vie différente. J'ai bien dit différente : pas sûr que ce soit meilleur... S'il revient, il sera heureux de revenir mais aussi de retourner chez lui.

Rappelez-vous toujours que derrière chaque enfant, il y a une histoire, une famille, un contexte et que personne n'est parfait ! Ne jugez pas trop vite...

Sandrine FOUREL



Sandrine et Etienne assistent aux mesures des charges corporelles radioactives effectuées par l'équipe de Belrad à l'aéroport de Minsk

Valérie aux commandes de « Radio Tchernobyl »

Depuis plusieurs années, Valérie BOYE, secondée par son époux Manu (notre webmaster) et ses deux fils se charge de faire vivre (en direct et dans les détails) par internet aux familles d'accueil et membres de l'association les voyages aller et retour de nos invités d'Ukraine et de Russie. Cela nécessite toute une organisation au niveau des communications entre les pays traversés et les modes de transports utilisés... et souvent de sacrifier quelques heures de sommeil ! En illustration, voici le défilé (inversé) des informations transmises par Valérie lors du 4^{ème} voyage estival de 2016.

Quelques nouvelles du voyage retour des enfants russes :

27/08/16 04h45 (05h45 en Russie) : Les enfants, les traductrices et les accompagnateurs sont bien arrivés à Novozybkov.

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 21h30 (22h30 en Russie) : Départ des bus. Les enfants sont fatigués : beaucoup vont dormir...

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 20h05 : La première voiture accompagnatrice est revenue à bon port, en Alsace ; la seconde est encore en route.

Céline, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 20h00 (21h00 en Russie) : Les enfants ont mangé. Encore quelques mesures en cours.

Les bus nous attendent.

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 18h04 : Atterrissage réussi. Nous sommes à Minsk !

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 16h00 : Départ de l'avion en direction de Minsk.

Valérie, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 15h50 : Décollage imminent !

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

Suivez l'avion depuis votre ordinateur : <https://www.flightradar24.com/BRU894/accf96f>

Valérie, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 15h10 : Direction l'avion, en bus.

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 14h30 : Tous les groupes viennent de passer les contrôles sans encombre.

Céline et Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 14h00 : L'enregistrement est terminé.

Céline, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 13h50 : Après une interruption de l'enregistrement, pour cause d'évacuation (bagage abandonné), il reprend à nouveau.

Céline, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 13h40 : Le groupe accompagné par Liouba vient de passer le poste frontière sans souci.

Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 13h05 : Le groupe accompagné par Irina vient de passer le poste frontière sans souci.
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 12h15 : Début de l'enregistrement des bagages.
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 11h10 : Pas de retard au décollage prévu...
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 10h47 : Nous sommes arrivés à l'aéroport.
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 09h27 : Fin de la pause ; on reprend la route.
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 - 08h20 : Premier arrêt dans 15 minutes.
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 - 07h25 : Ça roule bien. Pas de trafic. Nous sommes à la hauteur de Herbolzheim.
Les enfants sont très bavards. Ils ont beaucoup de choses à se raconter !
Sandrine, pour Radio Tchernobyl.

26/08/16 - 06h40 : Départ des bus pour le voyage de retour.
Valérie, pour Radio Tchernobyl.



Valérie avec son mari Manu, le webmaster de l'association

Un mois est passé depuis notre retour de Novozybkov

Un mois est passé depuis notre retour de Novozybkov. La mémoire a commencé à trier ; si je repense à ce voyage, que reste-t-il ?

La fonction de délégué ne m'est pas familière. On se fait servir des mets délicieux et abondants par le personnel du jardin d'enfant reconnaissant du soutien de l'association, mais on ne met pas la main au borchtch ! Très agréable évidemment, mais une certaine gêne lorsqu'en quittant les lieux nos bienveillantes petites mains des cuisines nous saluent et nous remercient. Bien sûr ces remerciements sont associés au soutien financier réitéré que nous avons annoncé, c'est pourquoi il me paraît nécessaire de les transmettre ici à chacun des membres des Enfants de Tchernobyl. De même à l'hôpital avons-nous été reçus avec zakouskis abondants et remerciements appuyés ; comme j'ai mangé tous les zakouskis je ne peux partager ici que les remerciements !

Défilé un peu vertigineux de cabas et de denrées, la mission Mégamarket est aussi un moment privilégié pour des échanges entre les familles et l'association, via Tania ; concentré sur la gestion des reçus, et sans aucune maîtrise du russe, je n'en fus qu'un témoin, admiratif du souci et de l'attention que Tania porte à chacune des familles qui passe à sa table pour récupérer le passeport.

Notre mission incluait un contact avec les familles des enfants pour lesquels le séjour avait posé un problème signalé par leur famille d'accueil. Seulement trois visites (les séjours d'août se sont presque tous bien passés !), mais deux fois l'impression désagréable que je ne suis là que pour annoncer à un enfant qu'il s'est mal comporté et qu'il ne sera donc pas réaccueilli. Je me suis senti vraiment mal à l'aise face à cette fillette et sa grande sœur de 24 ans qui l'élève seule (après des heures d'un pénible travail à la fabrique de vêtements) ; sentiment de participer à un procès à charge avec sentence préétablie (la famille d'accueil ne souhaite pas la réaccueillir, donc l'enfant ne viendra plus), pour des motifs futiles. Heureusement que Tania peut parler et écouter l'enfant, expliquer et comprendre, puis nous transmettre le contenu de l'échange. Il me reste cependant l'idée qu'il manque ici une étape de médiation, en France, réunissant l'enfant, sa famille d'accueil, Tania et un cadre de l'association, pour que le(s) problème(s) soi(en)t posé(s) et examiné(s) avant que la famille d'accueil ne rende sa décision.

Le principal privilège du délégué est d'avoir la possibilité de visiter la famille de l'enfant qu'il accueille. J'ai pu en bénéficier, et je souhaite ici remercier l'association de me l'avoir permis, et Tania de m'y avoir accompagné. J'ai passé ainsi une soirée chez Katia, avec ses trois frères et sœurs et sa maman, très simplement comme un ami de la famille : visite de l'appartement, promenade dans le village (la poste fermée, le centre culturel, l'étang, l'école devenue trop grande, les rues presque désertes à quelques poules prêt, les beaux arbres, la vaste plaine qu'on imagine fertile), dîner copieux avec un borchtch merveilleux, préparé en famille et servi par les enfants. Et pour digérer : une partie de foot avec le petit gars de la fratrie et ses potes du quartier (pour représenter dignement l'Alsace sportive j'ai mouillé la chemise !). L'accueillant que je suis et qui fut ainsi accueilli par une maman reconnaissante et ses enfants joyeux et fiers en revient touché et motivé !

Plein d'autres choses encore - car la mémoire a presque tout gardé (merci l'appareil photo !) - qui ont fait de cette mission une vraie parenthèse, dans des conditions très confortables (pour les taxis, les traductions, la convivialité : merci Tania !). A Novozybkov, on peut passer quelques jours de vacances en bonne compagnie !

Etienne, le 02/10/2016

INSTITUT DE RADIOPROTECTION « BELRAD » - MINSK (BELARUS)

Certifié par le Directeur de l'Institut de radioprotection



A.W. Nesterenko

RESUME

**RELATIF AU SEJOUR DE REHABILITATION EN France D'ENFANTS DE NOVOZYBKOV
(RUSSIE)
« Association LES ENFANTS DE TCHERNOBYL »
AOUT 2016**

Les mesures furent effectuées par le laboratoire de mesures des charges corporelles humaines (WBC) de l'Institut de Radioprotection « BELRAD » à la demande de l'association « LES ENFANTS DE TCHERNOBYL » à l'aéroport national de MINSK.

Objectif du travail : détermination de la charge corporelle en césium 137 (cs137) d'enfants de Novozybkov avant et après leur séjour de réhabilitation en France.

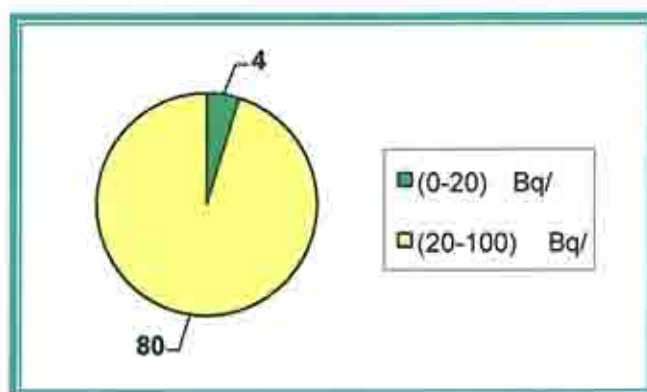
Etape 1.

La première mesure des enfants et des accompagnateurs qui se rendaient en France fut réalisée à l'aéroport national de Minsk le 5 août 2016

Au total 88 personnes furent mesurées (84 enfants et 4 adultes).

- Moyenne spécifique de l'activité en cs137 de l'ensemble du groupe (n=84) : 28,1 +/- 0,8 Bq/kg
- Moyenne spécifique de l'activité en cs137 du groupe critique (n=15) : 41,9 +/- 1,5 Bq/kg

Le diagramme de l'ILLUSTRATION n°1 montre les nombres de résultats des mesures des enfants qui se situaient le 5 août 2016 (avant le séjour en France) entre 0 et 20 Bq/kg (4) et entre 20 et 100 Bq/kg (80)



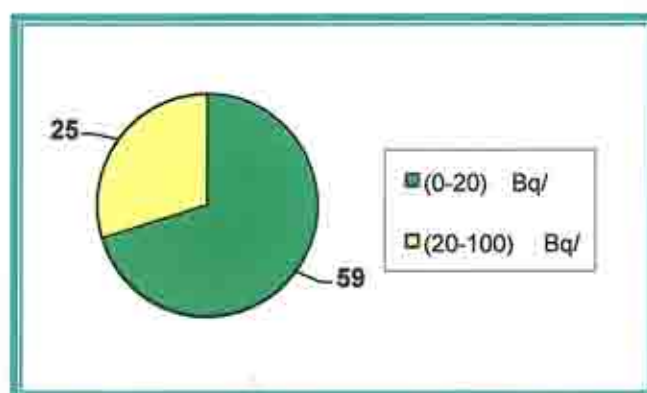
Etape 2.

La seconde mesure des enfants et des accompagnateurs qui se rendaient en France fut réalisée à l'aéroport national de Minsk le 26 août 2016

Au total 87 personnes furent mesurées (84 enfants et 3 adultes).

- Moyenne spécifique de l'activité en cs137 de l'ensemble du groupe (n=84) : 17,1 +/- 0,6 Bq/kg
- Moyenne spécifique de l'activité en cs137 du groupe critique (n=15) : 25,3 +/- 0,7 Bq/kg

Le diagramme de l'ILLUSTRATION n°2 montre les nombres de résultats des mesures des enfants qui se situaient le 26 août 2016 (après le séjour en France) entre 0 et 20 Bq/kg (59) et entre 20 et 100 Bq/kg (25)

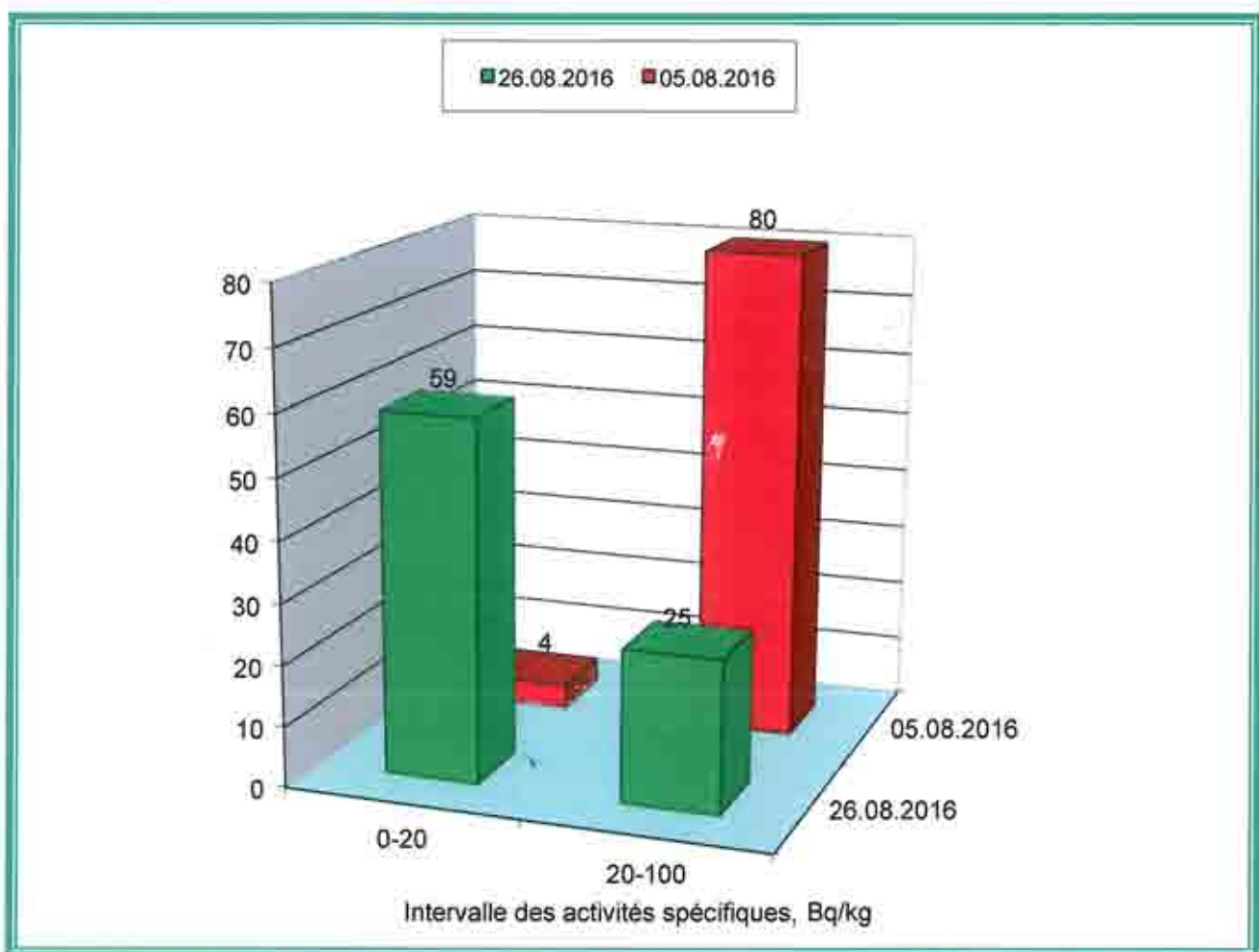


- Le 5 août 2016 : moyenne spécifique de l'activité en cs137 de l'ensemble du groupe (n=84) : 28,1 +/- 0,8 Bq/kg
- Le 26 août 2016 : moyenne spécifique de l'activité en cs137 de l'ensemble du groupe (n=84) : 17,1 +/- 0,6 Bq/kg

La baisse en 21 jours de la moyenne spécifique de l'activité en cs137 de l'ensemble du groupe (n=84) : 39%

Durant ces 3 semaines, la majorité des 84 enfants avait suivi une cure de « VITAPECT-3 »

ILLUSTRATION n°3 : Présentation graphique des activités spécifiques internes des enfants en césium 137 lors des mesures effectuées avant le séjour en France le 5 août 2016 (en rouge) et après les 3 semaines le 26 août 2016 (en vert).



On remarque que le nombre d'enfants dans la tranche de 20 à 100 Bq/kg de césium 137 passe de 80 à 25.

ILLUSTRATION n°4 : variations des moyennes de charges en Bq/kg de césium 137 pour l'ensemble du groupe et le groupe critique

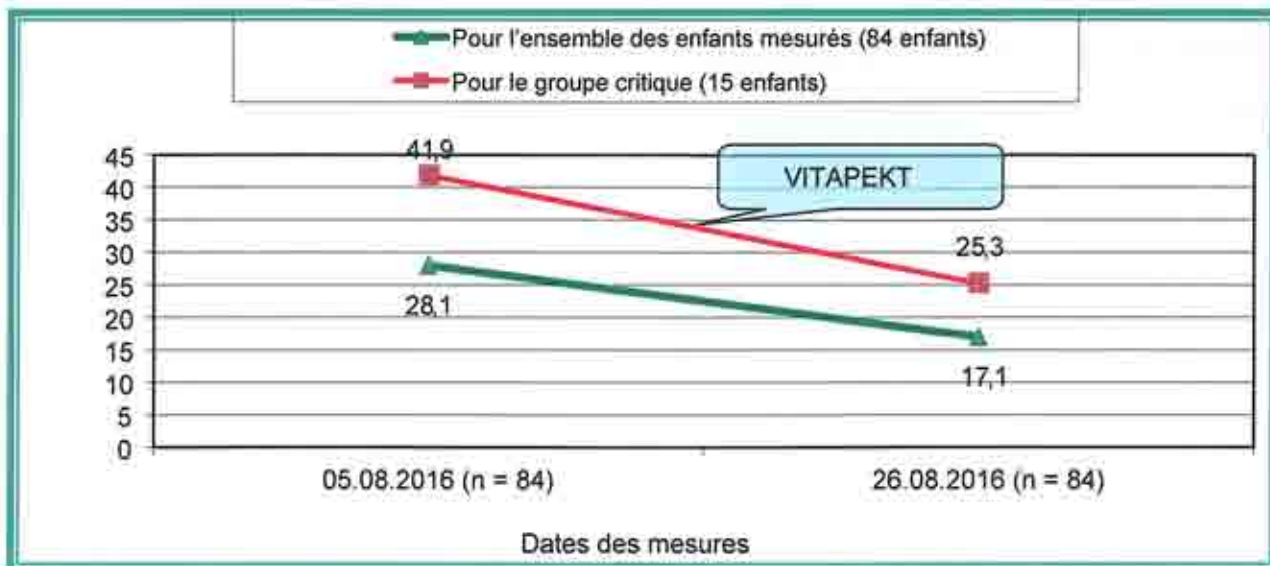
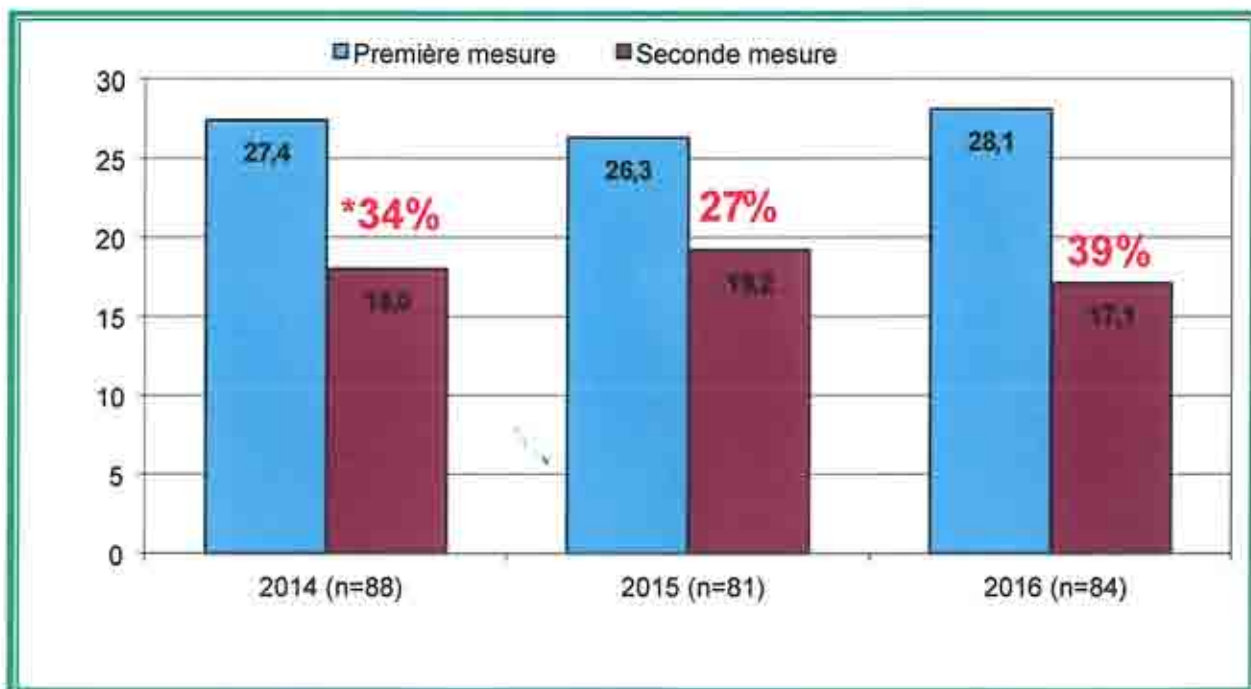


ILLUSTRATION n°5 : résultats des moyennes des charges corporelles en césium 137 mesurées lors des 3 dernières années (2014, 2015 et 2016) avant et après les séjours en France (3 semaines en août).

Les chiffres en rouge correspondent aux pourcentages de baisse de la charge en césium 137 après 21 jours en France.



Leiter des WBC-Labors

I.W. Krasnopjorow

L'association « LES ENFANTS de TCHERNOBYL » recherche des vendeurs et des partenaires pour ses ventes d'œufs en bois

L'association humanitaire « LES ENFANTS de TCHERNOBYL » organisera au printemps 2017 sa 25^{ème} édition de l'opération « 10 000 œufs pour les Enfants de Tchernobyl », une grande vente d'œufs en bois peints par des artistes d'Ukraine.

L'objectif est de dégager des ressources financières destinées à aider les enfants qui continuent de vivre en Ukraine, Bélarus et Russie dans les zones contaminées par les retombées radioactives de la centrale en 1986. L'association ne bénéficie que de très rares subventions de montants symboliques, seule cette opération annuelle lui permet d'œuvrer pour ces enfants.

Pour réussir une nouvelle fois ce défi, l'association recherche des vendeurs ainsi que des partenaires pour ses ventes d'œufs en bois. Les possibilités sont nombreuses : stands dans les rues piétonnières, présences dans les hypermarchés, supermarchés et autres commerces, associations, sociétés, entreprises, artisans, établissements scolaires, paroisses, lieux de culte, hôpitaux, bibliothèques, jardins d'enfants, comités d'entreprise, clubs sportifs, presse, etc...

Renseignements et propositions :

Association humanitaire « Les Enfants de Tchernobyl »
1A rue de Lorraine 68840 PULVERSHEIM
06 30 31 33 92 (Paulette)
operation10000oeufs@laposte.net
lesenfantsdetchernobyl@gmail.com
www.lesenfantsdetchernobyl.fr



Ces stands qui permettent à l'association de financer ses projets

L'IRSN fait référence à l'une des études scientifiques financées par l'association « Les Enfants de Tchernobyl »

L'IRSN se présente

« L'Institut de Radioprotection et de Sûreté Nucléaire (IRSN), établissement public à caractère industriel et commercial (EPIC) – dont les missions sont désormais définies par la Loi n° 2015-992 du 17 août 2015 relative à la transition énergétique pour la croissance verte (TECV) – est l'expert public national des risques nucléaires et radiologiques.

L'IRSN concourt aux politiques publiques en matière de sûreté nucléaire et de protection de la santé et de l'environnement au regard des rayonnements ionisants.

Organisme de recherche et d'expertise, il agit en concertation avec tous les acteurs concernés par ces politiques, tout en veillant à son indépendance de jugement.

L'IRSN est placé sous la tutelle conjointe du ministère de l'Environnement, de l'Energie et de la Mer, du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, du ministère des Affaires sociales et de la Santé, du ministère de la Défense.

Dans le cadre de ses missions, l'Institut de radioprotection et de sûreté nucléaire (IRSN) a reçu pour mission de contribuer à la veille permanente en radioprotection sur le territoire national.

La surveillance radiologique de l'environnement réalisée par l'IRSN contribue :

- à la vérification du fonctionnement des installations qui rejettent de la radioactivité dans l'environnement,
- à l'analyse de l'évolution des niveaux de radioactivité - dans le temps et l'espace - et à la détection d'élévations inhabituelles de ces niveaux,
- à l'évaluation de l'exposition des populations et de l'environnement aux rayonnements ionisants,
- à la mise en place de moyens susceptibles d'être mobilisés en situation d'urgence radiologique ou en situation post-accidentelle,
- à la qualification des modèles de dispersion de la radioactivité dans l'environnement et d'évaluation de ses impacts

Elle est assortie d'une obligation de transparence qui conduit l'institut à publier régulièrement ses résultats de mesures et des synthèses sur l'état radiologique des territoires.

L'institut comporte environ 1700 collaborateurs et dispose d'un budget annuel d'environ 300 millions d'euros. »

L'IRSN et « Les Enfants de Tchernobyl »

Depuis une dizaine d'années, notre association ferraille avec l'IRSN à propos du projet EPICE (1) qui se déroule à Novozybkov (voir les nombreux articles à ce propos dans les numéros précédents du « Dniepr »).

Pour la première fois (à notre connaissance) depuis la fondation en 1993 des « Enfants de Tchernobyl », la structure officielle en matière de radioprotection en France vient de faire référence à l'une des études scientifiques financées et publiées par notre association.

Publié sous la forme d'un encadré avec la mention « FOCUS », en page 65, dans le chapitre intitulé « Synthèse des données précédemment acquises », du document : « Constat radiologique – rémanence de la radioactivité d'origine naturelle » (2), l'article revient sur notre partenariat avec la Criirad pour établir un état des lieux actualisé de la contamination radioactive des sols alsaciens. Voir ci-après

FOCUS

Contamination radioactive des sols alsaciens en 2014 : une étude réalisée par la Criirad pour l'association Les enfants de Tchernobyl

À l'approche des 30 ans de la catastrophe de Tchernobyl, l'association « Les Enfants de Tchernobyl » a souhaité établir un état des lieux actualisé de la contamination radioactive des sols alsaciens.

La 1^{re} campagne de la CRIIRAD financée par le Conseil Régional d'Alsace, a été menée en 1990.

L'étude initiale confiée au laboratoire de la CRIIRAD avait un double objectif :

- établir un état des lieux de la contamination globale des sols en 1990/91, afin de disposer de données de référence pour des suivis ultérieurs,
- apprécier, a posteriori, l'intensité des retombées de Tchernobyl en 1986 sur l'Alsace. L'association précise que « cette campagne a révélé un facteur 1 000 entre les valeurs CRIIRAD et les valeurs officielles à l'époque, avec des points à plus de 10 000 Bq.m⁻² ».

La deuxième étude engagée par la Région Alsace, en 1998, a porté sur 28 des 66 sites retenus en 1990. Le choix de ces sites a tenu compte de leur répartition géographique et des activités mesurées à l'occasion de la première campagne de prélèvement.

L'association les « Enfants de Tchernobyl » a demandé au laboratoire de la CRIIRAD de dimensionner une nouvelle étude à réaliser à l'automne 2014 afin d'effectuer une actualisation de l'étude de 1998.

L'objectif est de déterminer le niveau de contamination résiduelle globale en césium 137 et s'il existe un impact mesurable des retombées imputables à la catastrophe de Fukushima en 2011.

L'étude est fondée sur des prélèvements de sol par carottage afin de rendre compte de la distribution verticale de la contamination, d'évaluer la migration en profondeur des radionucléides et de reconstituer les activités surfaciques. Les représentants des communes d'Erstein dans le Bas-Rhin, d'Aubure, de Breitenbach, de Durmenach, de Kruth et de Wolfgantzen dans le Haut-Rhin, qui ont apporté un soutien financier au projet, ont pu participer à la réalisation des carottages sur le terrain.

Un rapport d'étude et une synthèse grand public rédigés par la CRIIRAD ont été mis en ligne sur les sites de l'association « Les Enfants de Tchernobyl » et de la CRIIRAD (CRIIRAD, 2015).

(1) : appelé **EPICE** (**E**valuation des **P**athologies **I**nduites par une contamination au **C**ésium 137), ce programme a pour objectif principal la mise en place d'une vaste étude épidémiologique ayant pour but d'établir un lien éventuel entre une ingestion chronique de césium-137 et l'apparition d'une pathologie non cancéreuse.

(2) : http://www.irsn.fr/FR/expertise/rapports_expertise/surveillance-environnement/Documents/IRSN_Constat-Remanence-France_201604.pdf

De Maïak à Tchernobyl, la « guerre » radioactive : une liquidatrice témoinne Entretien avec Natalia Borisovna Manzurova

Par Natalia Borisovna Manzurova, Tatiana Kasperski et Sezin Topçu. Avec l'aimable autorisation de reproduction accordée au « Dniepr » par la rédaction de la revue « MOUVEMENTS »

Natalia Borisovna Manzurova est l'une des rares liquidatrices encore en vie de Tchernobyl. A ceux qui s'étonnent qu'elle se porte bien malgré l'épreuve du passé, elle répond : « La radioactivité m'a gelée ». Issue d'une famille de travailleurs nucléaires, Natalia Manzurova est née en 1951 à Tcheliabinsk 40 (rebaptisée Oziorsk après 1994), ville secrète de la région de Tcheliabinsk où fut construite la première usine de production de plutonium soviétique à la sortie de la Seconde Guerre mondiale. Elle a six ans lorsque l'accident nucléaire de Maïak (aussi appelé accident de Kychtym) frappe sa ville le 29 septembre 1957 et contamine de manière durable la région de l'Oural. Après des études de génie mécanique à Tcheliabinsk, puis de radiobiologie à l'Académie d'agriculture Timiriazev de Moscou, Natalia Manzurova entre en 1978 à la Station expérimentale de recherche scientifique (ONIS) du complexe nucléaire Maïak. La mission principale de l'ONIS consiste alors à mettre au point des méthodes et outils de décontamination et de résilience « durables », en vue de permettre le « retour à la normale » de cette zone de l'Oural fortement radioactive. Quand l'accident de Tchernobyl survient en 1986, cette expertise, dont Natalia Manzurova et ses collègues détiennent le monopole, est fortement mobilisée pour la « liquidation » des conséquences de la catastrophe. Natalia Manzurova exerce dans la zone interdite de Tchernobyl entre 1987 et 1991. Elle revient par la suite à Maïak, où elle travaille encore deux ans en tant qu'ingénieur constructeur, avant d'être contrainte à une retraite d'« invalidité » à l'âge de 42 ans. A partir des années 1990, elle milite à Oziorsk au sein de la branche locale de l'*Union Tchernobyl* de la Russie, qui défend les droits des liquidateurs, et ensuite au sein de l'association *Planète des Espoirs*, une ONG d'Oziorsk mobilisée en faveur des victimes de la catastrophe de Maïak. Jadis scientifique, mère célibataire et potentielle victime, Natalia Manzurova devient donc tour à tour décontamineur, « homme », malade, guerrière, activiste. A travers sa trajectoire, ce sont les conditions de vie tantôt avantageuses tantôt moyenâgeuses que le nucléaire, civil comme militaire, a dictées à toute une génération d'hommes et de femmes qui se donnent à voir. De Maïak à Tchernobyl, on ne croise pas seulement des territoires entiers transformés en déchetteries, mais aussi des vies entières brisées à l'infini.

Mouvements : *L'accident de Maïak est la première catastrophe nucléaire de l'histoire, gardée secrète pendant plus de trois décennies[1]. Quand il survient, vous avez 6 ans. Vous avez en quelque sorte grandi dans la catastrophe. Comment avez-vous vécu cela de l'intérieur ?*

Natalia Borisovna Manzurova (N.B.M.) : Je fais partie de la première génération des « travailleurs de l'atome » (*atomchtchiki*) mais aussi des « enfants d'iode ». On nous appelle « la génération iode », nous qui sommes nés avant 1960. Jusqu'aux années 1960, il n'y avait pas de capteurs d'iode dans les installations nucléaires, donc les populations, et surtout les enfants, ont inhalé beaucoup d'iode radioactif. Ce n'est qu'à partir du début des années 1960 que les autorités ont commencé à filtrer l'iode. A l'époque tout était secret, mais on savait qu'il y avait des travailleurs qui étaient très irradiés suite à l'accident de Maïak. Ils ont été relogés à Obninsk [2], Krasnodar, Dimitrovgrad ou encore à Tchernigov en Ukraine. L'usine de production de plutonium n'a pas été arrêtée. Beaucoup de familles, amis de mes parents, sont partis. Après l'accident de Maïak, on n'a rien dit aux gens, mais ma mère était dosimétriste, donc elle savait. Elle devenait folle, par exemple quand, enfant, il m'arrivait de mettre une fleur dans la bouche au printemps. En hiver, quand les branches étaient couvertes de glace, les enfants les suçaient, ma mère les grondait. Elle ne m'autorisait pas à courir pieds nus. Quand je suis devenue mère moi-même, lorsque je sortais avec mon bébé, elle me disait de prendre telle route plutôt que telle autre, plus contaminée.

M. : *Y a-t-il eu beaucoup de morts précoces ou de maladies autour de vous ?*

N.B.M. : A Maïak, ceux qui travaillaient dans les sites de production étaient en grande partie des hommes. La plupart sont morts avant l'âge de 50 ans. Le cimetière là-bas est impressionnant. Il y a aussi toute une partie « enfants ». Les enfants sont décédés en très grande quantité. J'ai constaté aussi qu'il y avait dans la ville beaucoup d'enfants trisomiques.

M. : *Qu'en est-il des risques sanitaires subis par vos parents ? Ont-ils été surveillés ?*

N.B.M. : Après Tchernobyl, je suis venue au bureau de la direction de l'usine et j'ai vu le chef du service de dosimétrie où travaillait ma mère. Il avait un gros cahier devant lui. Et il m'a demandé : « T'as envie de voir les doses reçues par tes parents ? » J'ai regardé. Mon père, qui travaillait dans un des réacteurs en tant que mécanicien, avait au total reçu 600 Röntgen, et ma mère 400. Normalement, au-delà de 100 Röntgen, ils auraient dû être relogés. Il y a une expression chez nous, on parle de « brûler » le travailleur. Cela veut dire qu'on le garde, quand bien même il a dépassé la dose admissible. C'est une manière d'éviter d'irradier beaucoup trop de monde. A Tchernobyl aussi, au début, les liquidateurs étaient envoyés sur place temporairement et, ensuite, pour limiter d'irradier trop de personnes, on les rendait permanents. Cela relevait de cette idée de « brûler ». Ma mère est morte en 1991, à l'âge de 63 ans, d'un cancer de l'estomac. A l'époque, on n'avait même pas la catégorie de maladie professionnelle. La seule législation qui venait d'être adoptée concernait les Tchernobyliens.

M. : *Il n'y a pas que l'accident de Kychtym qui a dévasté la région de l'Oural. La rivière Tetcha a déjà été très fortement contaminée auparavant[3]. Quelles en furent les conséquences ?*

N.B.M. : C'est une grosse affaire qui concerne encore aujourd'hui quatre villages qui n'ont pas été relogés. Nous avons créé l'ONG *Planète des Espoirs* pour entre autres exiger que cette rivière soit reconnue comme une déchetterie nucléaire. On a demandé qu'un sarcophage soit construit autour, que son lit soit déplacé ou qu'elle soit mise dans des tuyaux. Mais nous n'avons pas été entendus. On nous a accusés d'être des « agents de l'étranger ». Les mesures prises sont insignifiantes. Ils mettent du sable au bord de la rivière pour, soi-disant, décontaminer. C'est un chantier permanent, donc un travail permanent, ça permet de faire tourner un *business* de construction, qui est la porte ouverte à de multiples corruptions. De plus, les autorités disent : « Si vous nous permettez de stocker des déchets radioactifs à Maïak, avec l'argent qu'on obtiendra, on pourra réhabiliter la rivière[4] » ! Il y a donc un chantage.

M. : *Vous avez malgré tout opté pour une carrière dans le nucléaire. Pourquoi ?*

N.B.M. : En 1977, mon mari m'a quittée, notre enfant avait alors huit mois. J'ai une formation d'ingénieure mécanicienne. Je devais trouver un travail. Après l'accident de Maïak, on avait mis en place deux instituts de recherche : la Station expérimentale de recherche scientifique, chargée d'étudier l'impact de la contamination radioactive sur l'environnement et l'Institut de biophysique de Tcheliabinsk, avec une filiale à Oziorsk, qui s'occupait des conséquences sur la santé humaine. J'avais une amie qui travaillait à la Station. En 1978, j'y suis entrée aussi pour travailler d'abord dans la partie non secrète. Puis un an après, on m'a envoyé à Moscou pour une formation en radiobiologie. A mon retour en 1979, j'ai commencé à travailler dans la partie secrète, et ce jusqu'en 1987.

M. : *Quel type de recherche meniez-vous ?*

N.B.M. : Je travaillais sur la manière de faire de l'agriculture sur un territoire contaminé. Cette recherche était lancée dans le cadre de la préparation à la guerre nucléaire. J'avais des serres construites sur le site de Maïak. On plantait à ciel ouvert sur les territoires contaminés et on faisait le contrôle dans les serres, en milieu confiné. Dans les serres, on isolait les plantes de la terre, en les faisant pousser dans une solution chimique spéciale. On utilisait aussi l'eau contaminée venant du réacteur – c'est-à-dire l'eau de refroidissement – pour y faire pousser des algues. On les donnait ensuite aux vaches. En fait, elles donnaient plus de lait avec ça ! C'est qu'en hiver, normalement, elles mangent de la nourriture sèche. Avec ces algues, elles étaient mieux nourries. On parvenait ainsi à obtenir des veaux en « bonne santé ». C'était notre travail, notre but.

M. : *C'était donc une science au service de la résilience nucléaire. Y avait-il des recherches menées sur les impacts sanitaires également ?*

N.B.M. : La recherche épidémiologique était l'une des missions principales de l'Institut de biophysique de Tcheliabinsk et de sa filiale d'Oziorsk. Elle portait sur le personnel du site, sur les habitants ainsi que sur les riverains de la rivière Tetcha. Beaucoup d'expériences ont également été menées sur des souris, des chats, des lapins. Des études existent donc depuis longue date mais ne sont pas communiquées. Les conséquences catastrophiques de la contamination radioactive sur la santé ne sont jamais reconnues à l'international non plus. J'ai souvent posé la question aux experts : « Vous étudiez en permanence ces effets, vous recevez les gens à l'hôpital une fois par an, vous menez des examens systématiques, alors, vos résultats ? ». Pas de résultat. Des médecins disent devant d'autres médecins qu'il y a des leucémies, des cancers, des problèmes, mais ça s'arrête là. Les gens continuent à y vivre. Dire les conséquences n'arrangerait personne, surtout en ce temps de « renaissance du nucléaire » en Russie.

M. : En 1986, quand l'accident de Tchernobyl survient, Moscou se tourne vers votre Institut pour la liquidation des conséquences de la catastrophe. Comment se déroule la suite ?

N.B.M. : Nous étions à l'époque les seules spécialistes de la contamination permanente et à grande échelle. Et quand les premiers échantillons de Tchernobyl sont arrivés, notre dosimétriste ne pouvait même pas s'approcher de ces échantillons tellement ils étaient contaminés, alors même qu'ils venaient de traverser tout le pays en voiture. La première année (1986), une partie du personnel du laboratoire de Maïak a régulièrement été envoyée sur place. Puis, au bout d'un an, ils ont décidé de le garder de façon permanente. L'Etat a proposé qu'on construise sur place un institut de recherche identique au nôtre. Ils ont ainsi sélectionné un spécialiste de chaque domaine. Moi j'étais spécialiste de l'agriculture, d'autres de la santé humaine, etc. Puis sont arrivés les télégrammes de Moscou nous annonçant notre nouveau lieu de travail. A l'époque, on appelait cela le « transfert volontaire obligatoire ». Quand on vous transférait quelque part, il fallait y aller dans les délais impartis, sinon votre ancienneté n'était plus comptée. Vous pouviez même être licencié tout court, pour « manquement très grave ». C'était l'article 33 du Code du travail. Et puis, ensuite, plus personne ne vous embauchait.

M. : Vous étiez donc forcée d'aller travailler à Tchernobyl ?

N.B.M. : En fait, avec du recul, il faut dire que je n'étais pas complètement obligée d'accepter ce départ. J'aurais pu mettre en avant le fait que j'étais mère seule, et ils auraient, je pense, accepté. Mais comme ma mère savait qu'il s'agissait d'un désastre, qu'elle-même avait servi toute sa vie avec l'idée d'un devoir professionnel, elle m'a proposé de garder ma fille. Et je considérais, comme elle, que c'était mon devoir professionnel d'y aller. Un peu comme pour les pompiers en cas d'incendie, les médecins en cas d'épidémie... Par ailleurs, il y avait un certain niveau de radioprotection là où l'on travaillait, avec des portiques, des dosimètres, etc., donc je pensais qu'on savait faire.

M. : Vous êtes arrivée à Tchernobyl en août 1987, avec une dizaine de collègues scientifiques. Y avait-il d'autres femmes à part vous ?

N.B.M. : C'était tous des hommes à part moi. Et ils sont tous morts, sauf moi. Il y avait aussi des techniciennes du laboratoire qui sont venues, une dizaine également si je ne me trompe, on comptait plusieurs femmes parmi eux. Les techniciens hommes sont tous morts aussi. Les femmes non. A Pripiat, nous étions les seuls personnels scientifiques à rester sur place de façon permanente. D'autres scientifiques, d'autres instituts, biélorusses ou autres, furent envoyées aussi, mais pour des missions courtes. Nous avons construit, dans la ville évacuée de Pripiat, notre petit laboratoire, sur les décombres d'une école maternelle. A plusieurs reprises, on a voulu fermer notre laboratoire, car l'idée était de liquider les conséquences et de redémarrer les réacteurs. Ils disaient qu'il n'y avait pas besoin de science. Et nous, on disait que notre mission n'était pas de faire de la science, mais d'avoir une utilité pratique.

M. : Quelle était votre contribution pratique à la gestion de l'après-catastrophe ?

N.B.M. : On a par exemple utilisé une machine spéciale, une charrue, que nous avons mise au point à Maïak, pour labourer le champ. Elle enlevait deux centimètres de surface du sol et le remettait à soixante centimètres de profondeur. Ainsi, si on devait planter quelque chose, les racines n'allaient pas être atteintes par la radioactivité. Et pour des plantes ayant des racines plus longues, on a ajouté une corde à la machine, corde qui coupait ces racines au-delà de soixante centimètres. On a proposé aussi de planter à grande échelle du maïs, du tournesol, car ils absorbent la radioactivité. L'idée était de les arracher ensuite, puis de les enfouir. Mais toutes nos propositions n'ont pas été acceptées par l'administration. En fait, il y avait un gros budget réservé à la liquidation des conséquences de Tchernobyl. Pour bénéficier de ce budget, les cadres montaient des opérations, pas forcément efficaces, mais qui rapportaient de l'argent. Concernant par exemple la « Forêt rousse[5] », mon Institut a proposé de la garder en tant que telle. Parce qu'elle était sur un sol sablé, et retenait le sol. Mais un cadre a poussé pour la raser car cette opération apportait beaucoup d'argent. Il y avait bien sûr aussi des controverses sur la façon de procéder au mieux, dans l'urgence. Certaines proposaient par exemple juste de planter de l'herbe, alors qu'on disait « purifions d'abord le sol avant de replanter ». Nous avons par ailleurs fait des propositions en vue de permettre l'élevage de poissons dans la zone. Tout ça, c'était ce que nous savions faire, ou en tout cas ce sur quoi nous étions habituées à travailler à Maïak. Mais l'idée de l'Etat, à l'époque, n'était pas forcément de rétablir l'agriculture, la pêche, etc.

M. : Comment la « zone » de Tchernobyl a-t-elle été encadrée ?

N.B.M. : La zone de trente kilomètres était entourée de barbelés électriques. Il y avait un point de contrôle strict à Tchernobyl, puis un autre à Pripiat. Les travailleurs avaient un pass. Et ceux qui pouvaient entrer à Tchernobyl ne pouvaient pas forcément passer à Pripiat. Mais, aux alentours, les riveraines trouvaient toujours un moyen d'y pénétrer. Nous avons nous-mêmes creusé un tunnel pour aller dans les villages d'à côté, pour avoir un peu de liberté... On ne pouvait pas sortir facilement sinon. On était tout le temps surveillé. La sortie légale, c'était une fois tous les quinze jours.

M. : *Était-il avantageux de travailler dans la « zone » à la fin des années 1980 ?*

N.B.M. : Les salaires dans la « zone » étaient très élevés. En temps normal le salaire d'ingénieur ne dépassait pas 120 roubles. Quand j'ai été envoyée à Tchernobyl, je n'ai pas demandé ce qu'allait être mon salaire. J'ai reçu 1 500 roubles par mois ! Il y avait également des missions ponctuelles, payées cinq ou dix fois un salaire mensuel si elles étaient particulièrement dangereuses.

M. : *Où viviez-vous précisément ? A Tchernobyl ou à Pripjat ?*

N.B.M. : Personne ne dormait à Pripjat. Les liquidateurs étaient installés à Tchernobyl. Les soldats dormaient dans des tentes. Les « civils » étaient placés dans des résidences abandonnées, qu'on a transformées en dortoirs. On les a décontaminées, nettoyées un peu, puis on s'y est installé. Elles étaient pour l'essentiel équipées de meubles récupérés sur place, ceux qui étaient utilisables après la décontamination. J'étais cadre, mais je dormais aussi dans un dortoir, avec plusieurs autres femmes. C'était du luxe quand même par rapport, par exemple, aux cuisinières, qui dormaient dans des dortoirs très peuplés, devaient se réveiller à 4h30 du matin pour préparer les repas, etc. A Tchernobyl, il y avait une cantine et un hôpital.

M. : *Et votre laboratoire ?*

N.B.M. : Notre « labo » était à Pripjat. Nous nous sommes installés dans les locaux d'une école maternelle évacuée. Avant la « guerre », je veux dire avant Tchernobyl [rires], on avait construit quatre serres à Pripjat, d'après la technologie hollandaise. On y faisait pousser des plantes hors-sol, ça s'appelle la culture hydroponique. Bien sûr, avec l'accident, tout ça était contaminé. Je travaillais à élaborer une technique pour décontaminer tout ça. On a aussi mis en place une ferme avec des porcs, des vaches, plus une ruche. On avait jusqu'alors travaillé avec l'atome militaire, on voulait voir ce que ça donnait avec l'atome civil. On a appris qu'il n'y avait pas de différence : civil ou militaire, c'était pareil ! J'ai travaillé un an dans ce laboratoire, dans la division de décontamination et de remise en culture, en tant qu'ingénieure principale. Ensuite je suis devenue ingénieure de la division s'occupant de l'enfouissement de déchets.

M. : *Comment avez-vous procédé pour prendre en charge les déchets de Tchernobyl ?*

N.B.M. Les déchets de haute activité étaient emmenés en voitures plombées, on les enfouissait pas loin de Pripjat. Pour l'enfouissement, toutes les machines étaient dirigées à distance. C'était des machines importées de l'étranger. Les voitures qui transportaient des déchets de moyenne activité ou d'autres voitures et bus qui circulaient dans la zone devaient être décontaminés régulièrement. On avait des points de « traitement sanitaire » pour ces machines. Concernant les voitures très contaminées et abandonnées, une machine les écrasait, les pressait les unes sur les autres, puis on mettait du béton dessus, puis de l'herbe. Les soldats lavaient les routes, les maisons ; ils enlevaient les couches supérieures du sol et ramenaient les débris aux sites d'enfouissement des déchets. A côté des villages, on creusait des trous, on y mettait tout ce qu'il y avait à détruire. Beaucoup de personnes ont travaillé à ces tâches.

M. : *Et quel fut le sort des objets personnels contaminés ?*

N.B.M. : Lors de ma première année à Tchernobyl, nous avons eu pour mission d'inventorier tous les objets personnels et meubles dans les habitations abandonnées. Les dosimétristes les mesuraient. Ceux qui étaient propres ou récupérables, des lits, etc., étaient distribués aux paysans des alentours. Ceux qui étaient classés « non utilisables » devaient être enfouis. Les soldats venaient, prenaient un drap et balançaient ces objets dans des camions stationnés au-dessous des fenêtres. Pour accomplir cette mission, on se déplaçait en bus. On l'appelait « bus pleurant » parce que, parmi les employés, parmi nous les liquidateurs, nombreux étaient ceux qui étaient d'anciens habitants. Ils devaient cataloguer leurs propres objets comme déchets, et puis pleuraient quand ils voyaient qu'ils étaient balancés de la fenêtre pour finir dans la déchetterie.

M. : *Les animaux étaient également contaminés. Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?*

N.B.M. : A Tchernobyl, dans les villages, il a fallu tuer tous les animaux puis les enterrer. Mais beaucoup d'animaux se sont évadés. Lorsque nous avons décidé de créer une ferme expérimentale, on nous a fourni un hélicoptère et nos gars sont partis chercher ces animaux. Ils ont trouvé des vaches, qu'ils ont enfermées dans un enclos. Ils y ont également enfermé un bœuf qui n'a pas voulu y rester et a défoncé la clôture. Tout le troupeau l'a suivi. Cela faisait un an qu'ils étaient en pâturage sauvage. Des chiens se sont croisés avec des loups en se transformant en des animaux terribles, avec des allures de loup. Il n'était pas possible de se promener seul le soir, ils pouvaient encercler et attaquer. La rage s'est propagée. Il y avait beaucoup de renards, des renards enragés attaquaient les soldats qui vivaient dans des tentes, ils les mordaient au cou. La rage était également fréquente chez les sangliers.

M. : *Et concernant les plantes, on sait aujourd'hui que certaines d'entre elles ont subi de fortes mutations. Quelles sont vos observations de première main là-dessus, en tant que scientifique ?*

N.B.M. : Nous observions des mutations à la fois chez les plantes et chez les animaux. Surtout au printemps, qui est un moment de grande vulnérabilité, les conifères sont des plus vulnérables. Comme ils ne se défeuillent pas, la radioactivité dans les aiguilles continue d'agir. Un exemple de mutation des conifères est ce qu'on appelle le « balai de sorcière » : la branche ne pousse plus en longueur, à la place de cela, plusieurs rameaux s'y développent à partir d'un même point, à l'horizontale.

M. : *Vous avez aussi évoqué lors de certaines de vos conférences publiques un phénomène de momification des corps. Pouvez-vous préciser de quoi il s'agit ?*

N.B.M. : J'ai souvent parlé du cas d'un chien qu'on avait trouvé à l'école maternelle où mon labo s'est installé. Il était à moitié aveugle, sa peau était détruite. Nous avons dû le chasser, c'était en automne 1987 et nous avons retrouvé plus tard son corps momifié à l'hôpital abandonné de Pripiat. Dans le même hôpital toujours, un jour du printemps 1988, un professeur de l'Université de Kazan en mission à Pripiat m'a demandé d'enlever l'alarme. Il voulait y chercher un récipient dont il avait besoin pour stocker de l'eau radioactive. Nous sommes allés dans le service de gynécologie. Il y avait une cuve, j'ai enlevé le couvercle et j'ai vu des corps de « bébés », de fœtus couleur chocolat, avec des petits bras, petites jambes, des nombrils. Ces fœtus avaient peut-être 7-8 mois. Ensuite le professeur a crié de la salle d'opération : « Viens voir ! » Il m'a montré des embryons dans la boîte des instruments. Nous avons laissé la cuve, nous sommes allés dans le service pédiatrique et c'est là que nous avons vu ce chien, mi-couché, mi-assis sur un lit d'enfant. Son corps ne s'est pas non plus décomposé, il a été momifié. Nous sommes partis, il m'a rappelé plus tard pour vider la cuve. Nous avons pris un chauffeur, une pelle et nous avons fait une tombe improvisée pour les fœtus et les embryons. Nous avons laissé une marque, mais je ne dis à personne laquelle, on ne sait jamais. J'ai compris rétrospectivement que certaines doses de radiation tuent des bactéries qui participent à la décomposition de la chair.

M. : *Revenons maintenant aux corps irradiés des liquidateurs. Pour commencer, pouvez-vous nous décrire les conditions de travail à Tchernobyl ?*

N.B.M. : Les ouvriers travaillaient quinze jours, puis avaient quinze jours de repos. Pour les supérieurs, c'était vingt jours, puis dix jours de repos. Il y avait cette rotation. Donc au bout de quinze jours, c'est l'équipe suivante qui reprenait les lits du dortoir. Au travail, on mettait des habits spéciaux. Le plus souvent des habits militaires. Mais c'était pour les supérieurs, les cadres. Pour les autres, c'étaient de simples habits de travailleurs du bâtiment. Après le rappel des troupes soviétiques de l'Afghanistan, on nous a massivement distribué leurs habits. On avait également des masques sur le visage, faits en « tissu de Pétrianov » : une couche de gaze à l'extérieur, une sorte de ouate de coton à l'intérieur. C'était les mêmes que celles portées par les travailleurs des centrales. Des années plus tard, lors d'une conférence publique à Moscou, un employé a parlé de ce « tissu de Pétrianov ». Il a raconté qu'il y a eu au début tout un lot défectueux qui devait être jeté. Mais un affairiste aurait revendu le lot défectueux à l'administration de la zone. Je me suis alors souvenue que nous avons arrêté de porter les masques à un moment, car le tissu se transformait en bouloches, on avait l'impression d'inspirer des trucs chimiques. Quand on a reçu un lot de masques normaux, on a commencé à les porter à nouveau. On portait également des dosimètres individuels que l'on devait rendre aux postes de contrôle une fois le travail terminé. Mais ma mère m'avait expliqué que ces dosimètres avaient un seuil et n'enregistraient pas les doses au-dessus de ce seuil et qu'ils ne prenaient pas en compte toute l'exposition interne. A plusieurs reprises, j'ai réclamé qu'on me donne des « crayons », qui sont des appareils permettant de mesurer le rayonnement en temps réel. J'aurais pu ainsi calculer la dose absorbée. Mais on ne m'en a pas donné. Nos doses et notre santé ont été classifiées.

M. : *Comment les maladies ou les problèmes surgis sur place ont-ils été pris en charge ?*

N.B.M. : Il y avait un bureau médical auquel on s'adressait si l'on avait des problèmes. Ce n'est qu'en 1987 qu'ils ont créé une polyclinique et que l'on a commencé à faire des analyses. Plus tard, des instituts de médecine spécialisés ont été créés en URSS. Ceux qui sont restés travailler dans la zone plus d'une année ont été inclus dans un groupe d'observation expérimentale. Au bout de trois périodes de travail dans la zone, donc tous les trois mois environ, on devait faire des analyses et voir tous les médecins. C'est ainsi que l'on a diagnostiqué ma tumeur à temps. C'est le médecin traitant sur place qui effectuait ces tests, mais les résultats arrivaient chez les médecins en chef, qui eux les transféraient aux médecins de recherche. Les résultats complets n'étaient donc pas donnés à mon médecin traitant, ni à moi, ils partaient directement chez les scientifiques. Et quand il y avait des gens qui tombaient réellement malades, on les envoyait à l'hôpital de Kiev par exemple.

M. : *Y avait-il des dispositifs permettant aux liquidateurs de réduire le risque subi ?*

N.B.M. : J'ai élaboré à Tchernobyl tout un cours intitulé « Radioactivité pour les nuls ». J'apprenais aux hommes comment faire pipi ! Eux, ils font pipi puis se lavent les mains. Alors qu'il faut faire l'inverse. Et aussi apprendre à fumer la cigarette autrement. Se laver les mains d'abord. Idem, avant d'ouvrir une bouteille, il faut se laver les mains. J'apprenais aussi aux travailleurs comment préparer un petit sac à emporter avec soi en cas d'évacuation urgente.

M. : *L'exposition à la radioactivité avait-elle des effets directs ou immédiats, d'après vos observations et votre propre expérience de travail ?*

N.B.M. : Fatigue, faiblesse, envie de dormir... A Tchernobyl, au début, on ne comprenait pas ce que c'était, les effets de radiation. Mais quand on mangeait, le repas ne suffisait pas pour longtemps, le métabolisme était beaucoup trop rapide. Après la manipulation des échantillons, on avait le sang qui coulait du nez, ainsi que la diarrhée. Notre immunité avait baissé, on avait souvent la grippe. A l'école maternelle où l'on travaillait, il y avait une pièce avec des matelas par terre. Les malades restaient là pendant que les autres travaillaient. Tout cela c'était la « norme » quand j'étais à Pripiat. Lorsque je rentrais à la maison, je dormais tout le temps. J'ai aussi observé que la radioactivité agit sur la potence sexuelle. Des hommes sous mon autorité étaient nombreux à me prier de leur permettre d'aller voir leurs femmes rien que pour une nuit. Un jour, un technicien de laboratoire, âgé de 60 ans, m'a avoué qu'il n'arrivait pas à tenir quinze jours, qu'il voulait rentrer exceptionnellement chez lui pour retrouver sa femme. J'étais étonnée. Ensuite, j'ai observé aussi qu'il y a une autre phase liée à l'irradiation, c'est la phase d'impuissance sexuelle. Elle n'est pas forcément définitive. Les gens se faisaient traiter moyennant des médicaments prescrits à l'hôpital. Cela dit, à force d'un couplage stress-radiation-fatigue-alcool, il arrive aussi que ça devienne permanent. Tout cela a détruit beaucoup de familles. Tellement que ma chef comptable à Tchernobyl se plaignait car toutes les familles divorçaient, et ça lui créait du travail supplémentaire.

M. : *Vous avez, tout à l'heure, qualifié Tchernobyl de « guerre ». Pouvez-vous y revenir ?*

N.B.M. : Les liquidateurs disent souvent « j'ai été en guerre ». Même si on n'a pas annoncé officiellement une situation de guerre, tout le fonctionnement en relevait. Pendant le combat, vous devez obéir. Là-bas, c'était pareil. Même en cas de petites infractions, les gens pouvaient être renvoyés. Il y avait aussi une grosse interdiction sur l'alcool. La vodka, on la donnait seulement à ceux qui effectuaient des tâches très difficiles, sur le sarcophage par exemple, de même que lors d'une bataille on la donnait aux moments critiques, lors d'une attaque, etc. Toutes les opérations étaient décidées par l'état-major comme en cas de guerre. Dans cet état-major, il y avait des gens du gouvernement, des responsables de la zone, des académiciens et des représentants de l'armée. Et les soldats étaient vraiment séparés de nous. Ils vivaient dans des tentes, ils ne vivaient pas avec nous. En plus des soldats, il y avait des officiers des troupes de forces chimiques déployés sur place. Quand ces jeunes officiers arrivaient, ils me voyaient, jeune femme à responsabilité, et il y en avait toujours un qui me faisait la cour. Ensuite, quand ils voyaient que ce n'était pas possible, ils me prenaient sous leur protection. Une femme dans la zone ne pouvait pas vraiment se déplacer toute seule. D'ailleurs les hommes travaillant dans la zone avaient pour la plupart leurs femmes sur place, en plus de leurs femmes officielles. Et l'administration facilitait cette organisation. Ils obtenaient ainsi des résidences plus grandes, etc. Il était très dur pour une femme seule de travailler dans la « zone », elle était très vulnérable. Pour finir avec le caractère guerrier de la vie sur place, tout le quotidien était géré, entièrement. On était nourri, logé. On n'avait qu'à travailler. Et c'était un travail très dur, pénible. Au bout d'un moment, on en arrive à oublier les simples réflexes du quotidien. Moi j'ai complètement changé après la « guerre ». Avant, j'aimais bien m'habiller, prendre soin de moi, travailler pour acquérir des choses par exemple matérielles. Après, tout cela est devenu mineur. Je n'ai même plus eu envie de mettre une jupe. J'ai compris que tout ce qui comptait, c'était la famille, la santé, et le reste n'avait plus aucune importance. On me dit : « Tu es une victime de Tchernobyl ».

M. : *Vous êtes, en réalité, une victime de Tchernobyl au sens plein. De quelle manière le travail dans la « zone », et plus généralement dans la radioactivité, a-t-il détérioré votre santé ?*

N.B.M. : Mes amis rigolent souvent quand on se voit : « Tu as travaillé seize ans dans tout ça, et tu te portes bien. » Moi je réponds : « Parce que la radioactivité m'a gelée »... C'est vers le printemps 1988 que mes soucis sont apparus. J'ai commencé à avoir mal à l'estomac, au foie. En hiver, je me suis retrouvée à l'hôpital de Puchtcha-Voditsa, situé dans une banlieue de Kiev. J'y ai rencontré d'autres victimes, dont un jeune homme semi-paralysé qui avait fait partie de la garde des forces de l'ordre mobilisées sur le site pendant les premiers jours suivant l'accident. Il était devenu un « légume ». Au printemps 1991, j'ai été opérée d'une partie de la thyroïde. En septembre de cette année, ma mère est décédée. J'ai alors commencé à lire les lettres que je lui avais écrites au cours des années, et j'ai réalisé que j'avais oublié pas mal d'événements que j'y décrivais. Cette année-là, j'ai souffert de la perte de mémoire à court terme. J'ai lu après que, d'après la littérature médicale, c'était l'une des conséquences de l'irradiation, couplée à la fatigue et au stress.

Je suis rentrée définitivement à la maison au tout début 1992. Et on m'a embauchée sur le site de Maïak en tant qu'ingénieure de construction. C'est à cette période que j'ai commencé à avoir des malaises étranges, je ne pouvais plus marcher, j'avais mal à la plante des pieds. Ensuite j'ai eu de très forts maux de tête. Mais je m'efforçais à travailler. Et puis il y a eu une avarie dans un atelier sous terre. J'y suis descendue – il y faisait moins vingt degrés – habillée d'un scaphandre plombé, pour faire un constat. C'est ce qui m'a probablement achevée. Peu de temps après, j'ai été hospitalisée. Les médecins ont pensé que c'était une dysenterie. J'avais très mal à la tête. La pression artérielle baissait. Mon état a empiré, la pression a commencé à augmenter très fortement. Et je me suis dit : « Voilà, c'est comme cela que l'on meurt ». J'ai pensé que j'étais morte, je sentais comme des épines dans mon corps. Je me voyais aussi de l'extérieur : je m'étais pliée en deux et je volais dans un tunnel. J'ai alors senti une main et j'ai ouvert les yeux : il y avait plein de médecins autour de moi. Ils n'ont pas compris ce qui s'était passé. Ils m'ont dit que mes analyses étaient bonnes, qu'il n'y avait pas d'infection, et ils m'ont jetée de l'hôpital le lendemain. Ensuite, j'ai commencé à avoir des crises épileptiques. Les urgentistes m'amenaient à l'hôpital, je restais couchée à l'accueil, ils ne savaient pas quoi faire, je repartais ensuite à la maison. Je ne pouvais plus aller au travail. Les médecins disaient que je simulais pour avoir des « papiers[6] ». Mais moi, je n'avais pas besoin de ces papiers, je les avais déjà.

M. : Vous avez donc été reconnue victime d'irradiation bien avant 1991 ?

N.B.M. : Oui, ça s'est fait quand j'étais à l'hôpital de Pouchtcha-Voditsa pour la deuxième fois, en 1990. Je souffrais alors d'un problème avec ma colonne vertébrale. J'avais des « nœuds » sur les vertèbres, qui faisaient pression sur les nerfs. Je devais porter ma main dans ma poche, et je marchais en traînant la jambe. Quelqu'un m'a dit : « Envoie tes papiers, il y a une commission d'expertise médicale ». J'ai envoyé et j'ai oublié. Et ensuite, j'ai eu une réponse de la commission d'expertise médicale de Tcheliabinsk : ils ont établi le lien avec l'irradiation. Plus tard, il a été presque impossible d'obtenir de tels certificats. Ensuite, quand j'ai commencé à avoir des maladies incompréhensibles, les médecins ont décidé qu'il s'agissait de problèmes psychiatriques. Une fois, lors d'une consultation médicale à Oziorsk, j'ai eu une crise, on m'a mise sous perfusion. Le médecin responsable m'a dit qu'ils allaient me mettre sous perfusion à domicile et que je devais arrêter de travailler. J'ai démissionné. Ils ont établi une deuxième catégorie d'invalidité. Et ensuite, à la fin 1993 j'ai passé deux mois dans un centre psychiatrique pour la réhabilitation des personnes atteintes d'un syndrome post-traumatique à Tcheliabinsk. Cela m'a sauvé la vie.

M. : Concernant les victimes, le concept de « radiophobie » notamment a été mis en avant à l'époque, y compris par les agences internationales. Dans quelle mesure les problèmes psychiatriques, les syndromes post-traumatiques ou les atteintes neurologiques ont-ils été prégnants et reconnus ?

N.B.M. : A partir de 1992, on a beaucoup parlé dans les médias des suicides des liquidateurs de Tchernobyl, ceux-ci occupaient la première place pour les suicides. Mais après, on a étouffé l'affaire. J'ai cherché des données. Apparemment, il s'agissait vraiment d'atteintes au système nerveux. Et les médecins ne savaient pas quoi en faire, ils jetaient simplement les patients dehors, comme ce fut mon cas. Aussi, une grande partie des liquidateurs étaient jeunes, ils avaient entre 18 et 20 ans au moment de l'accident. Ils sont devenus des handicapés à 30 ans. On peut donc comprendre leur état psychologique. Et quand j'avais mes maux de tête, j'avais aussi des pensées suicidaires, rien ne m'aidait. Je sortais sur mon balcon et je m'imaginai en train de tomber, je me sentais indifférente. J'ai été qualifiée invalide en 1994, à 42 ans. Mais personne ne m'a expliqué la raison par exemple de mes crises épileptiques. Ces crises que j'avais, je tremblais terriblement, les yeux ouverts, cela terrifiait les gens. C'est bien des années plus tard, en 1998 je crois, qu'ils ont établi un diagnostic. Une fois, on m'a fait une IRM qui a révélé une cicatrice, une sorte de signe comme quoi j'avais eu un accident vasculaire cérébral. Cela est probablement survenu lorsque j'étais à l'hôpital, avec ce que l'on pensait être une dysenterie, quand j'ai eu l'impression d'être morte. La cicatrice était près de cette partie du cerveau que l'on appelle hypothalamus. Donc mes crises étaient des crises hypothalamiques.

M. : Et qu'en est-il d'éventuels cancers ou problèmes génétiques ?

N.B.M. : En 1995, après avoir déjà été qualifiée d'invalide, j'ai lu quelque part, à propos de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg, qu'elle faisait des bilans de santé des Tchernobyliens. Je leur ai écrit, ils m'ont invitée à passer des examens médicaux. Ils m'ont prise très au sérieux. Ils ont essayé d'établir des diagnostics. Ils en ont établi une vingtaine, dont le « syndrome d'irradiation chronique ». J'ai demandé à mon médecin ce que cela voulait dire. Cela voulait dire que la quantité des aberrations chromosomiques dépassait la norme. J'avais 20 % de chances de donner naissance à un bébé malformé, m'a dit le médecin. Ensuite, à la polyclinique de Maïak, on m'a repris ces documents médicaux et le certificat a disparu de mon dossier. Je ne l'ai jamais retrouvé. Pendant de nombreuses années, j'ai été surveillée pour une tumeur de la thyroïde droite. Au printemps 2011, on m'a fait une ponction de la thyroïde à l'Institut de biophysique d'Oziorsk. On m'a dit qu'ils ont trouvé des « cellules BL », on ne m'a pas parlé de « cellules de cancer ». Je suis rentrée, et j'ai appris qu'il pouvait s'agir d'un cancer. En été 2011, j'ai été opérée de la thyroïde au service cancérologique de Tcheliabinsk. Le cancer n'a pas été confirmé mais je vois régulièrement un cancérologue, car il y a un risque, donc il faut surveiller.

M. : *Vous avez à plusieurs reprises évoqué le fait d'être « jetée » de l'hôpital, tout comme le fait que l'obtention d'un statut de victime a été progressivement rendue difficile. Comment cela s'est opéré ? De quels types de compensations ou gestes de reconnaissance les liquidateurs ont-ils pu bénéficier ou non ?*

N.B.M. : Au début 1991, le gouvernement a saisi nos supérieurs pour discuter d'un projet de loi sur les avantages et les compensations. Les gens se sont exprimés mais ne croyaient pas qu'une telle loi allait vraiment être adoptée, que l'on allait être compensé pour les dommages subis. Il s'agissait de nombreux privilèges. Je suis montée sur la tribune et j'ai dit : « La loi sera adoptée, mais ce ne seront que ceux proches du pouvoir qui en profiteront ». La même année, il y a eu le congrès des liquidateurs de toute l'URSS qui a donné naissance à une organisation, *l'Union Tchernobyl*. La loi sur les compensations a ensuite été adoptée. Mais les mécanismes de mise en application n'ont pas été activés. Ceux qui ont pu en profiter étaient effectivement ceux qui étaient proches du pouvoir, des commandants, des généraux, des gens qui n'ont pas passé une seule journée à Tchernobyl. Ils ont obtenu des appartements, des voitures, des datchas, une ligne téléphonique, tout. Et dans les régions, on ne pouvait prétendre à rien. On ne me payait rien à l'époque. Ce n'est que des années plus tard, après que mon invalidité a été établie, que l'on m'a payée d'emblée trois-quatre ans de compensations. Mais ce n'était pas grand-chose. Plus tard, lorsque des textes d'application de la loi ont été adoptés, j'ai obtenu un lot de terrain en 1995, ce qui m'a beaucoup aidée. Travailler la terre était mon moyen de réhabilitation. En 1997, nous avons créé une organisation de défense des droits des liquidateurs de Tchernobyl à Oziorsk, une filiale locale de *l'Union Tchernobyl* de Russie. Pendant huit à neuf ans, nous avons bien travaillé. Quand il y a eu des limitations à ces avantages, nous avons élaboré un ensemble de méthodes de résistance.

M. : *Quelles sont les limitations intervenues en matière de réparation des dommages ?*

N.B.M. : Au tout début, il y avait une longue liste de maladies pour lesquelles un lien avec l'irradiation suite à l'accident pouvait être officiellement établi. J'ai été dans la première vague. Ensuite, on n'a eu de cesse de rayer des maladies de cette liste, même les tumeurs. A l'une des assemblées générales, j'ai dit à nos liquidateurs : « Dites à vos conjointes de ne pas signer un refus d'autopsie si vous décédez ». Puisque l'autopsie est le seul moyen d'établir le lien entre le décès et l'irradiation. Les conjointes pouvaient ainsi recevoir des compensations. Mais le personnel de l'hôpital les forçait à signer ce refus. Il y avait de plus en plus d'« astuces » pour limiter les compensations. Il y a aussi eu la réforme de la retraite anticipée pour les liquidateurs. Au début, pour la période 1986-1987, une année à Tchernobyl était équivalente à trois ans de travail, pour 1988-1989 à deux ans de travail. A la fin des années 1990, il y a eu des modifications. La norme d'une année pour trois a été remplacée par celle d'une année pour un an et demi. Puis, en 2004, la loi sur la monétisation des avantages sociaux en nature est intervenue. Avant, les médicaments, les séjours dans des maisons de repos, les transports en commun, etc., tout était gratuit pour les liquidateurs. Avec cette loi a été fixée une somme d'argent à laquelle on avait désormais droit. Et on devait choisir : soit on recevait cette somme directement, soit on optait pour les avantages en nature. Avant, on pouvait bénéficier des avantages dont la valeur correspondait à environ 100 000 roubles par an. Quand un montant fixe a été établi, on n'a eu droit qu'à 2 000 roubles par an. D'ailleurs, il n'était plus vraiment possible d'obtenir ces avantages en nature. La liste des avantages a été très réduite. Enfin, il y a aussi eu une optimisation des soins. Avant, on avait droit à tout type d'analyses ou d'exams médicaux nécessaires, et on pouvait se faire soigner. Après la monétisation, cela a changé. J'ai à un moment donné eu des problèmes d'intestins, je n'ai pas pu accéder à l'hôpital pendant plusieurs mois. J'ai fini par débarquer à l'hôpital, un pyjama dans mon sac. Jadis considérés comme des « héroïnes de la nation », nous sommes devenues un « fardeau pour la nation ».

Publication le 16 septembre 2016 par la revue « Mouvements » : <http://mouvements.info/de-maiak-a-tchernobyl/>

[1] Z. A. Medvedev, *Désastre nucléaire en Oural*, Cherbourg, Isoète, 1988.

[2] Obninsk est une ville scientifique soviétique, située à une centaine de kilomètres de Moscou, où le premier réacteur civil au monde a été connecté au réseau en 1954.

[3] K. Brown, *Plutopia. Nuclear Families, Atomic Cities, and the Great Soviet and American Plutonium Disasters*, New York, Oxford University Press, 2013, chapitre 3.

[4] Les pays étrangers disposant de réacteurs soviétiques envoient leur combustible usé au centre de retraitement de Maïak. Selon la législation en vigueur, ils doivent reprendre les déchets issus du retraitement, mais cela ne se fait pas forcément.

[5] Il s'agit de la forêt située dans la zone de dix kilomètres autour de la centrale de Tchernobyl et qui a été très fortement irradiée suite à l'accident. La radioactivité a tué les arbres, essentiellement des pins, qui sont devenus bruns, d'où la référence à la couleur rouge. Au lendemain de la catastrophe, ces arbres ont été arrachés au bulldozer et enfouis en tant que déchets nucléaires. Le site de la forêt reste encore aujourd'hui extrêmement contaminé.

[6] Il s'agit de certificats médicaux requis pour établir l'invalidité en lien avec l'exposition à la radioactivité.
<http://mouvements.info/de-maiak-a-tchernobyl/> 16 septembre 2016

Recherche de familles d'accueil pour des enfants ukrainiens et russes invités pour la première fois en France durant 3 semaines en juillet et août 2017

Plus de 30 ans après l'explosion du réacteur de Tchernobyl, l'association humanitaire alsacienne « Les Enfants de Tchernobyl » continue de présenter les preuves de la poursuite de la catastrophe et de l'intérêt des séjours en France des enfants de Tchernobyl.

Le 26 avril 1986, à 1H24, le réacteur n° 4 de la centrale nucléaire Lénine de Tchernobyl explose. Plus de 30 ans plus tard, les habitants du nord de l'Ukraine, du sud de la Russie et du Bélarus sont contraints de vivre dans un environnement radioactif et parce que leur alimentation est contaminée, les radioéléments (et tout particulièrement le césium 137) s'accumulent, jour après jour, dans l'organisme des enfants. Les principaux responsables sont les produits de la cueillette (baies, champignons...), de la chasse et de la pêche qui constituent une partie notable de leur régime alimentaire quotidien.

L'irradiation permanente de leurs cellules, en particulier celles du cœur, de la thyroïde et du cerveau, provoque d'innombrables lésions qui sont à l'origine de pathologies très graves, liées notamment à l'atteinte des défenses immunitaires et des organes vitaux. Les examens et travaux du professeur Youri Bandajevsky ont démontré une corrélation entre le taux de césium 137 accumulé dans l'organisme des enfants et les anomalies révélées par leurs électrocardiogrammes.

Le césium 137 n'existe pas à l'état naturel. Celui que l'on met en évidence ne peut provenir que des activités humaines : installations nucléaires, essais atmosphériques, pollutions et catastrophes nucléaires.

Une alimentation « propre » durant quelques semaines permet à ces enfants d'éliminer plus rapidement le césium radioactif contenu dans leurs organismes et donc de réduire les risques sanitaires. Pour cette raison, l'association française « Les Enfants de Tchernobyl », comme d'autres associations occidentales (en Allemagne, Italie, Espagne, Belgique, Irlande, mais aussi au Canada et aux Etats-Unis), invite chaque année des enfants qui continuent d'habiter sur des territoires contaminés par les retombées radioactives de Tchernobyl, à séjourner en été dans notre pays.

Durant leurs vacances françaises en 2016, les enfants ukrainiens et russes invités par l'association alsacienne « Les Enfants de Tchernobyl » ont réduit leur charge corporelle en césium radioactif de manière très importante uniquement par une alimentation « propre ». Ces résultats sont remarquables et prouvent l'intérêt de ces projets.

Plus de 30 ans après l'explosion, la catastrophe de Tchernobyl se poursuit. L'association humanitaire « Les Enfants de Tchernobyl » lance un appel aux familles d'accueil bénévoles de 6 départements de l'est de la France : 25, 67, 68, 70, 88 et 90. Elle organisera en juillet et août 2017 l'accueil en France pour des séjours de 3 semaines d'enfants ukrainiens et russes originaires de ces régions. Les enfants sont issus de milieux défavorisés et sont sélectionnés par les soins de l'association en ce sens.

Renseignements :
Céline Weiss : 06 73 15 15 81
lesenfantsdetchernobyl@gmail.com
www.lesenfantsdetchernobyl.fr





 **LA COMMUNE DE**
HORBOURG-WIHR SOUTIENT
LE SPORT ET LA CULTURE


HORBOURG-WIHR
03 83 94 05 70 - 03 83 87 14 71

100 ans